

Bulletin

Le plus ancien magazine bancaire du monde. Depuis 1895.



Les jeunes – ce qu'ils veulent, ce qu'ils pensent

Plus : la grande étude internationale sur la jeunesse



The image shows a woman with long brown hair, wearing an orange t-shirt and a brown cardigan, holding a black tablet. The screen of the tablet displays a colorful music album cover featuring a woman's face. She is standing in front of a brick wall covered in vibrant graffiti art, including large blue and green shapes and text like 'MAROON 5' and 'LANA DEL REY'.

viva

Prestations bancaires attractives –
découvrir davantage



Mes finances sous contrôle. Et «Don't Stop the Music» dans les oreilles.

Les nouveaux paquets de prestations bancaires Viva pour les jeunes et les étudiants donnent accès gratuitement aux offres attrayantes de l'univers Viva pendant 1 année.

credit-suisse.com/viva

Les paquets de prestations bancaires Viva sont des prestations de Credit Suisse AG et n'ont aucun lien avec Viva Media GmbH, Berlin. Viva Media GmbH, Berlin, n'assume aucun engagement et aucune responsabilité quant à la distribution de ces paquets de prestations bancaires. Vous trouverez des informations détaillées relatives à l'étendue des paquets de prestations bancaires Viva sur credit-suisse.com/viva. Copyright © 2012 Credit Suisse Group AG et/ou entreprises liées.

Inclus:
Accès illimité à l'Universal
Music Streaming



Collaborateurs de cette édition

1 Andreas Wellnitz

Le fameux rédacteur photo et consultant magazine (ZEITMagazin, DU, NZZ) a contacté de jeunes talents du monde entier pour le Bulletin. Comment voient-ils leur génération? Conclusion d'Andreas Wellnitz: «Le caractère sérieux des images m'a ému.» *Page 2*

2 Michael Spence

L'économiste américain de 68 ans a reçu le prix Nobel d'économie 2001 pour ses travaux sur le marché de l'emploi. Il enseigne à la Stern School of Business de New York. Pour le Bulletin, il explique pourquoi une répartition plus équitable des revenus et des prestations est aujourd'hui une nécessité. *Page 33*

3 Georg Heitz

Quand le journaliste et écrivain a été nommé coordinateur sportif du FC Bâle en 2009, Xherdan Shaqiri faisait ses premiers pas en tant que professionnel. En exclusivité pour le Bulletin, il raconte l'engouement médiatique pour le footballeur suisse le plus glamour et l'histoire de son transfert au FC Bayern Munich. *Page 62*

4 Beatrice Schlag

La célèbre journaliste (Stern, Süddeutsches Magazin, Das Magazin, etc.) écrit aujourd'hui pour Die Weltwoche à Zurich et à Los Angeles. Ce qui l'a frappée lors de sa rencontre avec Fernando Cuccaro, qui était encore mineur à la naissance de son fils, c'est son sérieux: «Les jeunes se préoccupent surtout d'eux-mêmes; lui pense à l'éducation des enfants et à la vie de famille.» *Page 74*

Ah, cette jeunesse!

Les jeunes d'aujourd'hui – Socrate le déclarait il y a 2500 ans – auraient de mauvaises manières et se moqueraient de l'autorité: «Ils contredisent leurs parents, croisent les jambes et bavardent au lieu de travailler.» Cette citation du philosophe grec est devenue célèbre... en 1966, quand Gijs van Hall, alors maire d'Amsterdam, l'a reprise à son compte dans un discours prononcé à la suite d'une manifestation.

Ils s'agit là de l'une des nombreuses méprises que font les adultes au sujet des jeunes. En cherchant l'origine du mot «jeune» dans les archives impériales, l'historien allemand Lutz Roth est tombé sur le renvoi suivant: «Voir criminel.» C'est heureusement une image plus nuancée que nous présentent les recherches en 2012: la jeunesse est, par-delà les cultures, prête à fournir des efforts dans son travail, revendique des valeurs traditionnelles telles que l'amitié, l'honnêteté et la fidélité, et envisage son avenir avec optimisme malgré la crise économique mondiale. Voilà quelques-uns des principaux enseignements du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse couvrant le Brésil, les Etats-Unis et la Suisse, une enquête unique qui se veut proche de la nouvelle génération et représentative des divers aspects de la vie de ses membres et de leurs valeurs. Vous trouverez dans la présente publication les principales réponses aux questions que vous vous posez sur la jeunesse actuelle.

Le Baromètre de la jeunesse a été pour nous l'occasion de consacrer cette édition à ce thème, avec un Bulletin qui fait peau neuve, du point de vue du format, des contenus et des auteurs. Nous souhaitons à l'avenir débattre davantage sur des sujets économiques et socio-politiques, et accorder plus de place à la photographie moderne. Nous commencerons par de jeunes photographes, au Danemark, en Tchétchénie, en Suisse ou encore en Iran, à qui nous avons demandé quelles images de leurs contemporains sont les plus marquantes.

Nous vous souhaitons des rencontres et des découvertes passionnantes dans cette nouvelle édition du Bulletin, ainsi qu'une agréable lecture.

La rédaction

Photos de jeunes par des jeunes

Le regard des adultes nous est familier. Mais comment les jeunes se voient-ils eux-mêmes ? Dans une compilation exclusive, le Bulletin présente les images de talentueux artistes en herbe âgés de 16 à 24 ans, originaires de onze pays différents. L'autoportrait de cette génération est centré sur la vie réelle. Les photos ne sont ni arrangées ni cyniques, mais sérieuses, naturelles, romantiques ; elles reflètent certains des principaux constats du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012 : repli sur la vie privée et importance de l'amitié et de la famille.

Une sélection d'Andreas Wellnitz, assisté de Maria Leutner



Couverture :

**OSCAR LEBECK, 19 ANS,
ALLEMAGNE**

« Après une longue soirée au club de jazz Yorckschlösschen, David et Jella cherchaient un taxi. Autour d'eux, le grondement de la circulation. J'ai saisi l'instant en douceur, sans flash. »

**OLIVIA BEE, 18 ANS,
ÉTATS-UNIS**
« J'ai pris cette photo sur le Hawthorne Waterfront à Portland, dans l'Oregon. La fille est un ange. »

**OSCAR LEBECK, 19 ANS,
ALLEMAGNE**

« Je rentrais chez moi quand j'ai entendu la sirène. Plusieurs pompiers, l'air perplexe, se tiennent sur le vieux pont de bois. Le jeune homme roulait à une vitesse normale, mais la voie du tramway, mouillée, lui a été fatale. Aux côtés d'un policier, il regarde, résigné, la grue sortir sa Smart de l'eau. »





*ELKIE VANSTIPHOUT,
24 ANS, BELGIQUE*
«Charlotte et moi étions
en vacances dans le sud de
la France. Alors que nous
revenions d'une séance de
photos, elle s'est tordu
le pied et s'est mise à crier.
Je crois avoir bien saisi
sa douleur, que nous avons
tous déjà ressentie.»



MARGARET DUROW,
22 ANS, ÉTATS-UNIS
«J'ai pris cette photo avec
le retardateur le 2 octobre
2007, soit un an pile après
que George m'avait dé-
mandé de sortir avec lui.
Depuis six ans mainte-
nant, nous sommes à la
fois un couple et deux
très bons amis, avec des
hauts et des bas.»



NINA HARTMANN,
22 ANS, ÉTATS-UNIS
«La photo fait partie
d'une série consacrée
aux dépendances, à
l'anxiété et, d'une façon
générale, au sentiment
d'altérité.»

*VALENTINA SUTER,
22 ANS, SUISSE*

«J'ai pris cette photo lors d'un reportage. Des lieux tels que les clubs d'escrime me fascinent, car les gens s'y mettent en scène avec des accessoires absurdes. La photographie me permet de fixer ma vision personnelle de la situation.»



*EMAN MOHAMMED,
24 ANS, PALESTINE*

« Les enfants de la famille Khader prennent un bain au milieu des décombres, après que leur maison, sauf la baignoire, a été détruite. Un instant doux-amé après la guerre de Gaza. »



*DMYTRIJ WULFFIUS,
23 ANS, UKRAINE*

« C'est une photo de ma série «Subtropics». Je rendais visite à un ami. Dans son appartement, c'est le règne, très personnel, du kitsch subtropical. »



*ROMAIN MADER,
24 ANS, SUISSE*

«Je prends ici la pose avec des hôtesses du Salon de l'auto à Genève. Ma série de photos s'intitule «Moi avec des filles».



HELEN KORPAK, 23 ANS,
FINLANDE

«Mon amie María pose à Londres. Il y a plein de monde tout autour, mais j'arrive à ne prendre personne d'autre sur la photo, comme si le parc était vide.»



*DIANA MARKOSIAN,
23 ANS, RUSSIE*
«Aujourd’hui en Tchétchénie,
«être une femme» signifie «avoir
peu de droits». Le président
lui-même déclare que les femmes
sont la propriété de leur mari et
doivent avant tout faire des
enfants. Tout ce qui choque est
puni: les croyances religieuses,
les goûts musicaux ou vesti-
mentaires, voire les ambitions
personnelles. La jeune fille
photographiée se réclame
de la culture «emo». Celle-ci,
partagée par certains jeunes
en Occident, est violemment
réprimée en Tchétchénie.»



ALEX WEIN, 23 ANS,
ÉTATS-UNIS
«Les Californiens du Nord sont fiers de leurs produits locaux bio. Un barbecue sur la plage est un moyen de faire la fête, autour d'aliments frais et d'une bonne bière. Je recherche toujours l'inhabituel dans la vie réelle, je veux repenser le monde.»



KIANA HAYERI, 24 ANS,
IRAN

«Your veil is a Battleground – Phase Two» (Ton voile est un champ de bataille : Partie 2) montre différentes façons, pour de jeunes Iranaises, de porter le voile. Comme le maquillage, c'est pour elles un accessoire de mode et un moyen d'expression pour se sentir forte. »



ASBJØRN SAND, 24 ANS,
DANEMARK

«Cette image a été prise après la rénovation de notre skatepark. Mon ami Johan essayait un nouvel obstacle, une roue est restée coincée dans le bitume souple, il a fait une chute de deux mètres. On le voit au service des urgences, où il est bien connu. Trois jours avant, il avait été renversé par une voiture et une fois par semaine environ, il est hospitalisé pour un accident de skate.»

Shannon

PALM

HM

DEAD
DEAD

AT
MAC



DIMITRI KARAKOSTAS,

24 ANS, CANADA

«Je photographie les graffitis de façon presque compulsive. J'ai pris cette photo pendant une longue balade dans Barcelone. L'idée des graffitis sur les plantes m'a vraiment beaucoup plu. Ils ont un côté agressif, et le graffiti «Dead Dogs» (chiens morts) est trop cool.»



Pour moi, la meilleure des médecines, ce sont
des spécialistes éminents dans le monde entier

SWICA vous ouvre l'accès à une médecine de pointe, dans le monde entier. Vous bénéficiez de prestations exclusives comme un traitement rapide, le libre choix des meilleurs médecins et thérapeutes, une chambre à un lit et un confort inégalé. Pour en savoir plus sur la meilleure des médecines et nos excellentes prestations: **téléphone 0800 80 90 80. swica.ch**

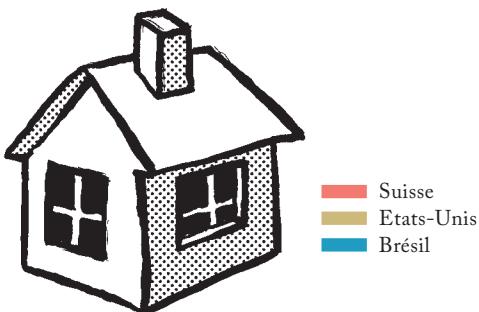
POUR LA MEILLEURE DES MÉDECINES. AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

SWICA

Bulletin : Jeunesse



Success stories suisses. *Page 16*



Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012.
Page 35



Bons baisers de Málaga. *Page 54*

Travailler

16

A la portée de chacun

La Suisse est un pays aux possibilités illimitées : grâce à l'apprentissage, l'ascenseur social fonctionne – même pour les « secondos ».

22

Carrière : le dilemme des femmes

L'avenir du monde du travail appartient aux femmes qualifiées. Mais comment concilier carrière et famille ?

28

Le continent de tous les possibles

Amérique latine : le nouvel eldorado des jeunes Espagnols au chômage.

35

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

L'enquête exclusive sur les valeurs et les objectifs des jeunes aux Etats-Unis, au Brésil et en Suisse.

Rêver

48

L'avenir de l'Afrique

On ne naît pas dirigeant, on le devient : l'African Leadership Academy forme l'élite de demain.

54

« Papa ! maman ! nous partons seules à la mer ! »

Quatre lycéennes partent en voyage sans leurs parents pour la première fois.

62

Ascension d'une idole

Le phénomène Xherdan Shaqiri vu par le directeur sportif du FC Bâle.

Vivre

66

Etat de grosse fatigue

De nombreux adolescents sont en permanence fatigués. Mais ils n'y peuvent rien.

70

Le culte du smartphone

Enquête sur le gadget indispensable de la génération actuelle.

74

Un bonheur naissant

Fernando Cuccaro, candidat à l'élection de Mister Suisse romande 2012, a réalisé son rêve de fonder une famille, à 15 ans.

76

Vive la révolution !

A 94 ans, il est un modèle pour les jeunes. Entretien avec Stéphane Hessel sur la nécessité de se révolter.

80

Le rêve d'un chez-soi

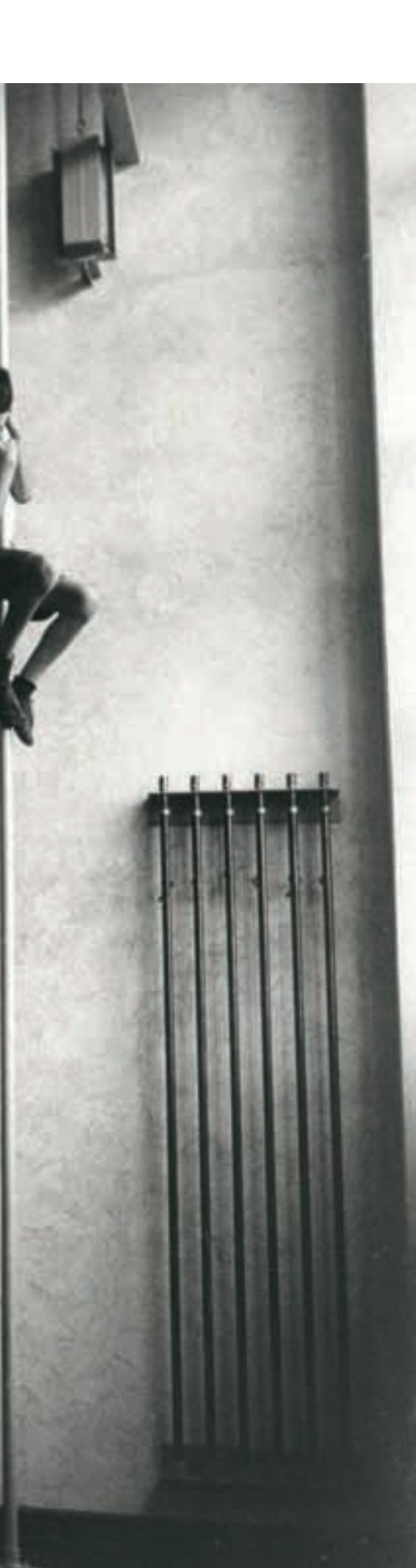
Illustrations par Andreas Gefe.

— Travailler —



Le rêve de l'ascension: cours de gymnastique en Suisse, vers 1940.

Photo : Keystone/Fotostiftung Schweiz/Hans Staub



A la portée de chacun

La Suisse est un pays aux possibilités pratiquement illimitées. Sa jeunesse accède à ce qui était considéré autrefois comme l'incarnation du rêve américain : réussir mieux que les parents. Grâce à l'apprentissage et à la formation professionnelle en alternance, l'ascenseur social n'a jamais fonctionné aussi bien, surtout pour les « secondos ».

Par Markus Schneider

De tout temps, les parents ont nourri l'espoir que leurs enfants réussissent mieux qu'eux. Un rêve particulièrement accessible dans les années 1960, et même le choc pétrolier de 1973 n'a pas suffi à mettre un terme à cette tendance. Mais qu'en est-il aujourd'hui? Les jeunes nés dans les années 1990 peuvent-ils aller encore plus loin que leurs parents?

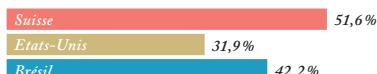
Tout semble l'indiquer. Bien que moins ambitieux que leurs camarades chinois, les jeunes Suisses sont en tout cas moins pessimistes que leurs aînés. La majorité des jeunes se réalisent par eux-mêmes, sans pour autant pérorer. Ils ne se contentent pas de courir après leur rêve professionnel, ils s'en approchent. Ainsi, 52% des moins de 25 ans ayant achevé un apprentissage en Suisse déclarent que leur poste actuel «correspond à leurs attentes». Et s'ils poursuivent leurs études, ce taux remarquable grimpe même à 57%, comme le montre le récent Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse.

Dans l'environnement international actuel, ce résultat est singulier. Car au-delà de nos frontières, les moins de 25 ans rêvent tout simplement de trouver un emploi. En France ou en Italie, un tiers d'entre eux pointent au chômage; en Espagne et au Portugal, cette proportion atteint 50% (voir article p. 30). Une triste réalité qui laisse peu d'espoir, sinon celui de partir... pour la Suisse!

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Satisfaction au travail

Les jeunes Suisses sont plus heureux dans leur travail que les Américains ou les Brésiliens.



«Etes-vous d'accord avec l'affirmation suivante: mon emploi actuel correspond à mes attentes?»

Car le pays offre du travail, voire des emplois de rêve. Mieux encore: la Suisse multiculturelle permet aux enfants de mieux réussir que leurs parents, une perspective qui n'existe même plus sous cette forme aux Etats-Unis.

Il ne s'agit pas là de chauvinisme. Selon une étude internationale de l'OCDE, l'intégration à long terme en Suisse peut être qualifiée de success story: «Les enfants d'immigrés nés en Suisse ont devancé leurs parents en termes de niveau d'études et de situation professionnelle. Ils grimpent l'échelle sociale, sont créatifs et réussissent souvent mieux que les jeunes d'origine suisse.»

Les «secondos» d'origine espagnole s'en sortent le mieux. Même s'ils sont issus de milieux à très faible formation, six jeunes sur dix atteignent en Suisse un niveau nettement plus élevé que leurs parents, comme le montre une enquête de l'Université de Bâle. C'est un résultat remarquable. «La Suisse offre des possibilités de carrière exceptionnelles aux jeunes issus de l'immigration», résume le chercheur bâlois Philipp Bauer, de la fédération des entreprises suisses, economiesuisse.

Autre tendance: les jeunes d'origine suisse issus eux aussi d'un milieu faiblement éduqué «devancent» moins souvent leurs parents que ceux issus de l'immigration espagnole.

Education, métier, prospérité: qui-conque se trouve en bas de l'échelle n'est pas voué à y rester éternellement. Avec un peu de chance et beaucoup de volonté, chacun peut réussir par le travail. Les sociologues l'appellent la «mobilité sociale». Le think tank Avenir Suisse parle de «melting-pot suisse». Bien sûr, tous ceux qui font la plonge dans les restaurants ne deviennent pas millionnaires chez nous, mais «le système de formation professionnelle particulièrement développé en Suisse facilite l'accès au marché du travail des immigrants issus de milieux

défavorisés tout en ayant une fonction de socialisation.»

Certaines idoles locales servent d'exemple: DJ Bobo était boulanger qualifié, originaire de Källiken, dans le canton d'Argovie. Le week-end, il se mettait aux platines dans les fêtes de village. Trois lycéens de Stäfa travaillaient dans un magasin d'informatique où les clients achetaient du mauvais matériel à des prix

«Les enfants d'immigrés réussissent souvent mieux professionnellement que les jeunes Suisses.»

Etude de l'OCDE

exorbitants. Au lieu d'aller à l'université, ils créèrent le magasin en ligne Digitec qui, d'après Migros, pèse aujourd'hui plusieurs millions de francs. La créatrice de mode Trudie Götz («Trois Pommes») était la dernière d'une famille de six enfants et a grandi dans un milieu modeste. Elle a commencé sa carrière comme vendeuse dans un magasin Globus. Quant à la publicitaire Danielle Lanz, elle a effectué un apprentissage de graphiste.

D'apprenti à directeur de banque

Markus et Daniel Freitag fréquentaient l'Ecole des arts appliqués à Zurich quand un coursier à vélo leur a demandé de concevoir un sac pratique. Alors qu'ils se trouvaient sur le pont de Hardbrücke, les frères Freitag ont remarqué que les bâches des camions pourraient constituer le matériau idéal. Aujourd'hui, leurs sacs sont exposés au Museum of Modern Art à New York et l'entreprise familiale, qui emploie 130 personnes, a ouvert sa nouvelle usine à Zurich-Oerlikon. Même les plus gros salaires du pays ont commencé en bas de l'échelle. Oswald Grübel était apprenti à la Deutsche

HISTOIRES DE RÉUSSITES SUISSES

Bank; Marcel Ospel, à la Société de Banque Suisse.

La condescendance n'est pas de mise face à de telles carrières. Elles prouvent à quel point la Suisse est devenue perméable. Auparavant, il fallait être colonel d'état-major pour faire carrière dans une banque. Il y a quinze ans, le jeune aide-cuisinier kurde Erdogan Gökduman, qui avait fui l'est de la Turquie pour s'installer en Suisse, ouvrait son premier snack-bar sur la Langstrasse à Zurich. C'est devenu New Point, une chaîne de kebabs qui compte onze succursales, réalise 15 millions de francs de chiffre d'affaires et emploie 150 personnes.

« Les sociétés où les enfants des couches les plus défavorisées peuvent atteindre plus facilement le sommet de l'échelle sont plus tolérantes face aux inégalités », déclare Gary Solow, chercheur en mobilité sociale à l'Université du Michigan, aux Etats-Unis.

La fin du rêve américain

Dans quels pays l'ascenseur social fonctionne-t-il le mieux, ou le moins bien ? Quelles sociétés sont les plus perméables ? Les comparaisons internationales indiquent toujours le même résultat : la Suède, le Danemark et les Pays-Bas arrivent en tête, alors que les Etats-Unis, qui incarnaient autrefois le rêve de tous les émigrants, arrivent en dernier. « Cela est essentiellement dû à notre système scolaire inadapté, a analysé le libéral Milton Friedman dans sa dernière interview accordée avant son décès. Près d'un tiers des élèves qui entrent dans un établissement secondaire le quittent sans diplôme. Ils sont en quelque sorte condamnés à vivre dans un milieu défavorisé. » Joseph Stiglitz, Prix Nobel d'économie, écrit à propos des Etats-Unis dans son livre « Le prix des inégalités » : « Notre pays n'offre plus les opportunités d'autrefois. Le rêve américain n'est plus qu'un mythe. »



Les frères Freitag

Leurs sacs en bâches recyclées sont exposés au Museum of Modern Art.



DJ Bobo

De l'apprenti pâtissier au roi des hit-parades.



Digitec

Magasin en ligne plutôt que diplôme universitaire.



New Point

Un jeune aide-cuisinier kurde devient le roi du kebab.



TROIS FEMMES

Trudie Götz

L'ancienne vendeuse bâtit un empire de la mode.

Originaire de l'Emmental, Rudolf Strahm obtient un diplôme de chimie de l'école d'ingénieurs de Berthoud après un apprentissage de laborantin. Pendant deux ans, il travaille dans l'industrie chimique. Puis il va à l'université. Il devient économiste, conseiller national (PS), « Monsieur Prix » au niveau fédéral et est aujourd'hui l'un des journalistes les plus influents du pays. Il écrit que la plupart des hommes politiques et des leaders d'opinion sont des universitaires et n'ont aucune idée de ce qu'est la formation professionnelle.

Vers le premier salaire

Comme Philipp Sarasin, professeur d'histoire à l'Université de Zurich, sa critique vise les promoteurs de l'élite. Il estime que la Suisse forme trop peu de diplômés universitaires. Philipp Sarasin parle d'un « mépris de l'éducation ». Selon lui, les critères d'admission dans les établissements d'enseignement secondaire sont trop élevés. Les parents sont souvent plus affectés que leur enfant par un échec à l'examen d'admission à l'école secondaire, surtout ceux qui ont une maturité en poche. Heureusement, les jeunes le prennent avec plus de légèreté, car ils savent que la pratique peut être utile. L'enseignement secondaire à lui seul ne vaut rien. Il faut aussi étudier plusieurs années pour acquérir des qualifications. « Cela ne vaut presque plus la peine d'obtenir un diplôme universitaire », constate Silvio Borner, professeur d'économie retraité de l'Université de Bâle.

L'apprentissage ordinaire, en revanche, est la première étape vers le premier salaire. Pour gagner le plus possible avec un minimum d'effort, il faut préparer une maîtrise après son apprentissage ou, mieux encore, étudier dans une haute école spécialisée après la maturité professionnelle. Avec de telles carrières, la Suisse obtient les meilleurs taux de rendement de l'éducation, explique Stefan ▶

C. Wolter, économiste de l'éducation à l'Université de Berne. Cet état de fait est résumé dans le slogan de l'école d'ingénieurs de Rapperswil (HSR) : « Etudiez à la HSR, on se battra pour vous embaucher. »

Le salaire auquel un étudiant pourra prétendre ne doit toutefois pas être un argument utilisé par les établissements de formation pour se démarquer. Une haute école spécialisée comme la HSR de Rapperswil n'est certainement pas « meilleure » que l'EPF de Zurich ou de Lausanne. Si la Suisse veut s'assurer un avenir sur le marché mondial, elle a besoin à la fois de théoriciens et de praticiens. Plu-

sieurs voies mènent au but, mais elles ne sont pas ouvertes à tous.

De nouveaux arrivants allemands bien formés

La « voie royale » commence par l'école secondaire. Or la grande majorité des jeunes n'y parvient pas. Les différences constatées en fonction de leur pays d'origine sont frappantes. Moins de 4% des Albanais, des Turcs ou des Portugais y arrivent ; quant aux Espagnols, ils sont 9%, et les Grecs, un peu plus de 10%. Des chiffres très bas. Pour les Suisses, ce taux est de 30%. Un résultat peu glorieux par rapport aux 56% des jeunes issus de

l'immigration américaine ou allemande. Alors pourquoi ? Les Allemands seraient-ils plus intelligents que les Suisses ?

Bien sûr que non. Mais les Allemands qui émigrent en Suisse sont en général très éduqués. Et plus les parents sont éduqués, plus leurs enfants ont des facilités d'apprentissage. Urs Moser, chercheur en science de l'éducation à Zurich, a répertorié le nombre de livres que possède chaque famille. Il est apparu que la longueur des rangées de livres des parents était un indicateur « plutôt fiable » des performances scolaires des élèves d'école primaire.

Le résultat de cette évolution se retrouve dans les amphithéâtres des dix

La réussite par l'apprentissage

Danielle Lanz : « Je voulais apprendre auprès des meilleurs. »



Madame Lanz, pourquoi avez-vous voulu faire un apprentissage ?
Je voulais en apprendre davantage auprès des esprits créatifs, à l'origine de superbes

campagnes. L'apprentissage était donc le bon choix. A l'école, la majorité des enseignants étaient peu tournés vers la pratique.

Comment vous êtes-vous présentée à votre place d'apprentissage ?
Je voulais apprendre auprès des meilleurs esprits créatifs du pays. A l'époque, ils travaillaient chez Aebi & Partner. Le problème était que cette agence n'avait encore jamais formé d'apprenti. J'ai donc dû concevoir ma première campagne publicitaire en faisant ma propre promotion. J'ai créé une campagne d'affiches que j'ai accrochées directement devant l'agence. La campagne, dans laquelle sont passées toutes mes économies, a convaincu Aebi & Partner. Ils ont créé une place

d'apprentissage spécialement pour moi. Je leur en suis encore reconnaissante.

Quelle leçon de vie avez-vous apprise grâce à l'apprentissage ?

Remettre en question ce qui est supposé acquis, ce que je fais aujourd'hui encore. Et que tout est possible quand on s'engage avec passion.

Vous êtes-vous déjà trouvée dans une situation où il vous manquait un diplôme d'école supérieure ?

Non, mais la publicité est un secteur d'activité dans lequel les titres comptent moins que les réalisations créatives. Quand on se retrouve face à une feuille blanche et que l'on doit avoir des idées, un doctorat n'est pas très utile.

Et à l'étranger, où le système d'apprentissage est peu connu ?

La Suisse est un cas particulier en termes de formation des apprentis. Ce cas est connu à l'étranger, où il est justement apprécié pour sa proximité avec la pratique professionnelle. Je connais plusieurs diplômés de l'apprentissage suisse qui ont

trouvé un emploi à l'étranger sans difficultés et y ont fait carrière.

Comment sélectionnez-vous vos apprentis ?

Nous procédons comme autrefois chez Aebi & Partner. La personne doit vraiment nous surprendre et nous convaincre. Si elle est intéressée par un métier créatif, le talent et la passion doivent transparaître dès sa candidature. Une lettre-type ou un banal e-mail ne suscitent aucun intérêt.

Quelle carrière recommandez-vous à une jeune personne créative ?

Je ne conseille qu'une seule chose : trouver sa propre voie et aller jusqu'au bout. Quand on a du talent et qu'on est passionné, cela vaut la peine de se battre. Si je m'étais contentée d'écouter les autres, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui sur le plan professionnel.

Danielle Lanz, 43 ans, est coactionnaire de l'agence de publicité Ruf Lanz à Zurich. Après son apprentissage de graphiste, elle a travaillé en tant que directrice artistique dans plusieurs grandes agences.

INTRODUCTION AU MONDE DU TRAVAIL

232 100 jeunes effectuent actuellement un apprentissage en Suisse. Chaque année, près de 80 000 d'entre eux terminent leur formation professionnelle initiale. Les professions commerciales sont très appréciées. En 2010, 11 970 jeunes ont entamé un apprentissage d'employé de commerce (source : Office fédéral de la statistique, 2010).

universités et des deux EPF, où des universitaires forment les enfants d'universitaires à devenir, à leur tour, des universitaires. En quelques chiffres : la probabilité que le père ou la mère des jeunes qui étudient à l'université en Suisse aient une maturité est de 60%. La probabilité que le père ou la

« De nos jours, cela ne vaut pratiquement plus la peine d'obtenir un diplôme universitaire. »

Silvio Börner, économiste à l'Université de Bâle

mère, voire les deux, soient titulaires d'un diplôme universitaire est de 40%.

C'est précisément cette corrélation statistique qui met certains des privilégiés concernés dans l'embarras. Même s'ils réussissent, ils iront seulement « aussi loin » que leurs parents, sans échapper à la critique de ces derniers. « Lors d'événements sociaux entre diplômés universitaires, il se peut qu'on entende que le fils n'étudie pas « une matière digne de ce nom », seulement la sociologie ou l'ethnologie », déclare Martin Schmeiser, sociologue à l'Université de Berne.

Les chances d'ascension sociale

Vues sous cet angle, les choses sont plus simples pour les descendants issus de milieux « défavorisés ». Ils n'ont pas à avoir peur de l'échec, mais peuvent saisir l'occasion de s'élever socialement. Il faut dire qu'en Suisse, l'ascenseur social fonctionne mieux que jamais.

Depuis 1980, date à laquelle la maturité professionnelle a été inscrite dans la loi, la formation connaît un véritable essor. Et les plus gros progrès ont été réalisés à l'écart des tours d'ivoire. Un apprenti sur cinq obtient désormais la maturité professionnelle et peut accéder à une haute école spécialisée. Les amphithéâtres sont

alors fréquentés par un tout autre auditoire, bien plus diversifié socialement. Parmi les étudiants, on compte de nombreux « seconds » et beaucoup de Suisses issus des milieux plus défavorisés et moins éduqués.

Certes, les jeunes « normaux » continuent à avoir moins de facilités que les enfants de banquiers ou de riches industriels. Il ne suffit pas, comme dans les trains, de payer un supplément pour changer de classe. La Suisse moderne n'est pas encore un pays où les possibilités sont illimitées. Mais nous n'avons aucune raison de nous lamenter, il faut agir, ce que certains enfants ont mieux compris que leurs parents. ■



Employé(e) de commerce

II 970



Gestionnaire du commerce de détail

5 720



Cuisinier/cuisinière

2 100



Mécanicien(ne) en maintenance d'automobiles

I 560



Peintre en bâtiments

I 020

Markus Schneider, 52 ans, est économiste, lauréat du prix Georg von Holtzbrinck pour le journalisme économique et auteur (« Livre blanc 2004 », Idée Suisse, Klassenwechsel, Grimassenherz). Il a notamment travaillé pour « Die Weltwoche » et le magazine d'actualité « Facts ». Il écrit aujourd'hui dans « Schweizer Familie ».

Le sexe fort (de demain)

Le monde du travail de demain sera féminin. Les femmes de la nouvelle génération sont qualifiées et conscientes de leur propre valeur ; elles ne veulent rien sacrifier : ni enfants, ni carrière, ni temps libre. Une problématique qui fait actuellement l'objet d'un vif débat.

Par Bettina Weber et Gina Folly (photos)



Eilles veulent réussir professionnellement, devenir mère et partager l'éducation de leurs enfants avec leur conjoint. Etre femme au foyer ne leur viendrait pas à l'esprit : le monde est à leurs pieds, elles sont prêtes à le prendre d'assaut. Elles veulent tout – et pourquoi pas ?

Les jeunes Suissees considèrent naturellement que tout leur revient de droit et voient comme une évidence l'égalité avec leurs collègues masculins ; qu'on leur parle de « féminisme » et elles font la moue en songeant à des cinquantenaires grincheuses à moustache portant des vêtements informes et des chaussures orthopédiques et considérant les hommes comme des ennemis. Or les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont plus d'ennemis ; si elles savent que l'égalité des chances n'est pas encore complètement réalisée, elles partent du principe que rien n'est impossible si l'on fait preuve de volonté et de motivation. Pour résumer, au niveau de leurs projets de vie, elles ne se différencient quasiment plus des hommes de leur âge. Fait particulièrement significatif : 51% des femmes (contre 59% des hommes) considèrent la carrière comme un but déirable dans la vie.

Une meilleure qualification

Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse confirme ce que l'on observe depuis longtemps dans le monde occidental : les jeunes femmes d'aujourd'hui sont les filles de l'émancipation. En effet, 53% d'entre elles considèrent comme dépassé le fait d'être femme au foyer et éducatrice à plein temps. L'image qu'elles ont d'elles-mêmes se traduit par leur volonté de suivre une bonne formation : en 2011, les femmes représentaient 57,6% des porteurs de maturité en Suisse, 55,3% des étudiants de hautes écoles spécialisées et 62,1% des diplômés universitaires. Dans ces conditions, il n'est guère difficile de prédire que l'avenir du monde du travail sera féminin.

Un avenir déjà en marche, comme le montrent les chiffres en provenance des Etats-Unis. « Time Magazine » a annoncé l'an dernier que sur 147 des 150 plus grandes villes américaines, les collaboratrices de 30 ans et moins gagnaient en

moyenne 8% de plus que leurs homologues masculins. James Chung, qui a analysé les données de l'office américain des statistiques pendant un an, attribue cet écart des salaires en défaveur des hommes à une meilleure qualification des femmes. Et il ajoute : « Les femmes n'ont pas seulement rattrapé les hommes, elles les ont dépassés. »

Des actions en hausse grâce aux femmes

Le fait est aussi simple que crucial : les femmes gagnent davantage tant qu'elles ne sont pas mariées et n'ont pas d'enfants. Puis la carrière s'interrompt et la tendance s'inverse en termes de salaire. Les Américaines ne font pas exception face aux Européennes et tombent dans le piège de la maternité. Leur situation est comparable à celle des hommes tant qu'elles n'ont pas d'enfants, mais le simple fait de se marier joue en leur défaveur sur le plan

« Les femmes n'ont pas seulement rattrapé les hommes, elles les ont dépassés. »

professionnel, alors que c'est le contraire pour les hommes. Les entreprises estiment qu'une femme mariée aura des enfants et par conséquent démissionnera ou ne travaillera plus qu'à temps partiel. Il est donc peu rentable de financer une formation continue et difficile de planifier une carrière à long terme en vue d'un poste de direction.

De fait, les femmes représentent une part infime des dirigeants suisses (environ 5%, 11% dans les conseils d'administration) et quand bien même, les mères de famille se comptent sur les doigts de la main : Magdalena Martullo-Blocher (Ems-Chemie), Jasmin Steiblin (ABB), Antoinette Hunziker-Ebneter (BKW), Elisabeth Schirmer-Mosset (Banque cantonale de Bâle-Campagne), Fiona Frick (Unigestion) et à l'automne 2012 Susanne Ruoff (La Poste). Et pourtant, les femmes exerçant des fonctions de direction font visiblement du bon travail. Au cours des six dernières années, le cours de l'action des

entreprises comptant au moins une femme au conseil d'administration a mieux évolué que celui d'autres entreprises. C'est la conclusion d'une nouvelle étude du Credit Suisse Research Institute menée à l'échelle mondiale.

Egalité des droits ou vernis de façade ?

Cet été, un article paru dans le magazine américain « Atlantic » a fait sensation en montrant combien la maternité constituait un handicap pour la carrière des femmes, qui sous-estiment ce point. Sous le titre « Why women still can't have it all », Anne-Marie Slaughter déplore le fait que les mères soient toujours plus désavantagées par les structures du monde professionnel ; pour obtenir ou conserver un travail intéressant, mieux vaut faire un trait sur le temps de travail flexible. Le slogan souvent cité « You can have it all » ne serait donc qu'un vernis de façade impossible à réaliser pour les femmes, compte tenu des relations actuelles entre l'économie et la société aux Etats-Unis.

Et l'auteur n'est pas n'importe qui : c'est une femme de carrière, pour ne pas dire de pouvoir. Une femme à la carrière brillante qui a connu les joies de la maternité. Et c'est précisément elle qui le déplore, elle qui enseigne à Princeton et qui a été la première femme à avoir été nommée doyenne de la Woodrow Wilson School of International Affairs et directrice de la planification politique par Hillary Clinton. D'ailleurs, elle n'a pas hésité à se mettre en retrait professionnellement pour s'occuper de son fils.

L'article a été consulté plus d'un million de fois par les internautes, provoquant un débat brûlant aux Etats-Unis et ailleurs. Les détracteurs des femmes actives y voient la confirmation que leur

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Les femmes défavorisées

Les jeunes Suissees estiment que les femmes sont défavorisées dans le milieu professionnel ; les femmes en particulier sont de cet avis.



« Les femmes sont-elles défavorisées au travail ? »

place est à la maison, tandis que les féministes, atterrées, crient à la trahison de la cause des femmes. Et l'écrivain Naomi Wolf de répliquer « Why women still can't ask the right questions », arguant que ce débat n'était pas le bon et qu'il était dépassé, car Anne-Marie Slaughter avait fait l'erreur de considérer la famille comme un problème réservé aux femmes, ce qui desservait leur cause.

Naomi Wolf a bien évidemment raison. Mais les choses continuent de se passer comme Anne-Marie Slaughter le décrit : malgré leur émancipation, les mères se sentent toujours plus responsables que les pères au sein de la sphère familiale, même quand les deux parents travaillent. Ou quand le père s'occupe de l'éducation des enfants, comme c'est le cas pour Anne-Marie Slaughter. L'image de la bonne mère au foyer a la vie dure, y compris chez les femmes.

A temps partiel, la carrière vacille

Plusieurs mois auparavant, les journalistes Nicole Althaus et Michèle Binswanger avaient analysé le dilemme décrit par Anne-Marie Slaughter dans leur ouvrage « Macho-Mamas ». Avec lucidité, elles passent au crible les circonstances faisant que l'autodétermination et la carrière s'estompent dès que l'enfant paraît. Elles décrivent de façon impitoyable comment les mères se heurtent à la réalité face à un supérieur hiérarchique qui les met systématiquement au ban du monde professionnel. Et combien les postes à temps partiel, souvent réservés aux femmes, sont le signe manifeste que la carrière de ces dernières ne fera dès lors plus que végéter.

Selon Nicole Althaus et Michèle Binswanger, il serait dangereux de sous-estimer l'égalité des droits. Ni la société ni les structures n'ont changé aussi rapidement que le croient les jeunes femmes : la question de savoir comment concilier carrière et enfants se pose toujours autant. En Suisse, 15% des mères travaillent à temps plein (alors que c'est la situation normale des mères scandinaves) ; le taux d'activité des femmes est certes de 73,6%, mais si l'on en déduit les postes à temps partiel, ce chiffre tombe à 40%. Cela signifie que la famille est toujours considérée comme ➤

Conseils de carrière pour les femmes

Sheryl Sandberg : « Maintenir le pied sur l'accélérateur ! »



trois fois plus de l'enfant. Les raisons sont complexes, il ne s'agit pas de paresse masculine. Mais je crois que nous accordons plus d'importance à la réussite des garçons qu'à celle des filles. Dans tous les cas, tenir un ménage est le métier le plus difficile au monde, et le partager est le seul moyen pour les femmes de garder un pied dans la vie professionnelle. Par ailleurs, les enquêtes montrent que les couples au sein desquels l'homme et la femme ont un salaire égal et se partagent les tâches à la maison divorcent deux fois moins que la moyenne. Et ils ont aussi davantage de rapports sexuels.

3. Ne partez pas avant d'être partie !

Les femmes qui souhaitent avoir un enfant se mettent déjà inconsciemment en retrait au travail. Elles ne font plus d'efforts pour obtenir une promotion, ne s'engagent plus dans des projets. Le plus difficile, quand on a eu un enfant, est de réintégrer son travail, qui doit aussi être intéressant et satisfaisant. Mais un métier ne peut pas rester passionnant si on ne s'y est pas investi dans les années qui ont précédé l'arrivée de l'enfant. Les femmes doivent donc garder le pied sur l'accélérateur jusqu'au jour où elles ont leur enfant. Ensuite seulement, et pas des années à l'avance, elles décideront de leur avenir.

Ma génération ne connaîtra pas la situation où 50% des postes de direction seront occupés par des femmes. Dans les cercles du pouvoir, les chiffres ne progressent pas. J'ai une fille de deux ans, à qui je souhaite non seulement de réussir, mais aussi d'être reconnue pour ce qu'elle fera.

Extraits du discours de Sheryl Sandberg lors de la conférence TED du 21 décembre 2010 en Californie sur le thème : « Why we have too few women leaders » (« Pourquoi il y a si peu de femmes dirigeantes »).

1. Invitez-vous à la table de négociation

Les femmes sous-estiment constamment leurs compétences : 57% des hommes négocient leur salaire pour leur premier emploi, 93% des femmes prennent ce qui leur est proposé. Les hommes s'attribuent leurs propres réussites, tandis que les femmes les expliquent par des facteurs externes. Quand on interroge un homme sur les raisons de son succès, il répond : « Parce que je suis génial. » Les femmes expliquent qu'on les a aidées, qu'elles ont eu de la chance ou qu'elles ont vraiment travaillé dur. C'est significatif, car on n'a rien sans rien. Vous ne serez jamais promue si vous ne pensez pas le mériter. Je souhaiterais pouvoir dire à toutes les femmes : « Négociez pour vous, croyez en vous, soyez fières de vos succès. » Mais les choses ne sont pas si simples, car, comme nous le savons tous et comme nous le confirmont toutes les données dont nous disposons, le succès va de pair avec la popularité... chez les hommes. Il en va autrement pour les femmes.

2. Partagez et gagnez

Les femmes ont davantage progressé dans la sphère professionnelle que dans la sphère privée. Quand les deux membres d'un couple avec enfant travaillent, la femme accomplit deux fois plus de tâches ménagères que son conjoint et s'occupe

Sheryl Sandberg, 43 ans, est directrice générale de Facebook depuis 2008, après avoir été vice-présidente des ventes et opérations internationales en ligne chez Google. Elle est originaire de Miami, a étudié à Harvard, s'est mariée deux fois et a deux enfants.



Filles de l'émancipation : 53% des jeunes Suissesses pensent qu'être femme au foyer et éducatrice à plein temps n'est plus d'actualité.

une responsabilité essentiellement féminine, y compris par les femmes elles-mêmes. Selon les journalistes, celles qui malgré ces circonstances souhaitent avoir un travail intéressant restent sur le carreau. C'est pourquoi elles incitent les mères à ne pas nécessairement se retirer du marché du travail à la naissance de leur enfant, car après tout, il n'est écrit nulle part que la carrière d'un homme est plus importante que celle d'une femme.

La philosophe française Elisabeth Badinter parvient à la même conclusion dans son livre « Le Conflit : la femme et la mère ». Les femmes, avance-t-elle, ne devraient jamais perdre de vue leurs objectifs professionnels, au risque de constater, une fois que leurs enfants auront quitté le

nid, que le monde du travail ne les aura pas attendues. Elisabeth Badinter reproche aux femmes leur vision à trop court terme dès lors qu'il s'agit de leur carrière, alors que les hommes comprennent d'entrée de jeu qu'ils devront se soucier de leurs revenus toute leur vie et qu'un métier exigeant requiert un investissement personnel. Les femmes, elles, ne l'envisagent que jusqu'à la naissance de l'enfant, « et puis on verrà ». Un raisonnement fatal.

En d'autres termes, devenir père pour un homme n'est pas une issue – du moins pas socialement reconnue – pour s'extraire de la pression au travail et de la compétition, alors que la maternité peut constituer une échappatoire temporaire pour les femmes. Face à des conditions dif-

fiques au travail ou à un refus de promotion, se mettre provisoirement en retrait reste une possibilité pour les femmes.

Manque de combativité

Bascha Mika, ancienne rédactrice en chef du quotidien « *Tageszeitung* », va jusqu'à parler de lâcheté et de manque de mordant. Dans son livre « *Die Feigheit der Frauen* » (La lâcheté des femmes), elle écrit qu'en aucun cas ce n'est la seule faute des hommes si la proportion des femmes dans les postes de direction est faible, mais que ce sont les femmes elles-mêmes qui n'ont pas le courage de modeler leur vie de façon indépendante. Elle déplore leur manque de combativité manifeste et leur reproche la facilité avec laquelle elles abandonnent

leurs idéaux. Bascha Mika ne mâche pas ses mots en évoquant « la voie de la moindre résistance ». Les femmes ne peuvent se plaindre continuellement d'être défavorisées, elles doivent désormais agir pour faire progresser leur cause – et pour cela, il faut parfois serrer les dents au travail, plutôt que de songer au « débouché » de la maternité à la moindre difficulté.

Même son de cloche chez Alice Schwarzer, qui a défrayé la chronique en 2008 en traitant de « féministes d'agrément » les jeunes femmes présentées par l'hebdomadaire « Spiegel » comme des « filles alpha ». Elle leur reproche leur vision trop simpliste des choses : elles se

Les femmes n'ont pas le courage de modeler leur propre vie, estime la rédactrice en chef de la « Tageszeitung ».

moquent du féminisme, qu'elles estiment suranné, et préfèrent le statu quo. Or se contenter de rester sur ses acquis est loin d'être un signe d'émancipation. Car si les jeunes femmes s'attendent à un partage des tâches ménagères et de l'éducation des enfants, dans le même temps, elles jugent normal que l'homme soit le principal pourvoyeur de fonds. Cela montre à quel point la traditionnelle répartition des tâches reste solidement ancrée dans les esprits, notamment chez les femmes, qui ne se rendent pas compte que c'est à elles que cela cause principalement du tort.

Tant que, même au sein des couples où le père et la mère travaillent et éduquent ensemble leurs enfants, on contacte en premier la femme si l'enfant se blesse à la garderie ou à la crèche, et tant que, face à cette situation, celle-ci est prête à tout laisser de côté, rien ne changera : la mère sera toujours supposée être la principale responsable du bien-être de son enfant. Il est frappant de constater que cet idéal d'une mère constamment dévouée semble se traduire par un faible taux de natalité. L'Allemagne, l'Italie et le Japon ont notamment annoncé des chiffres inquiétants, faisant peu à peu prendre conscience

aux responsables politiques que cette tendance est peut-être liée à cette image dépassée de la femme, laquelle influe directement sur les structures dirigeantes.

Parallèlement, il apparaît que là où l'on trouve des crèches et des écoles à horaire continu, comme en France ou dans les pays scandinaves, le taux de natalité et celui de mères travaillant à temps plein sont élevés. Dans ces pays, on ne qualifie pas les femmes de « mères indignes » et on a compris que ce serait du gaspillage que de leur financer une bonne formation avant de les reléguer à leur ancien rôle de mère au foyer. En d'autres termes, dans ces pays, les enfants sont l'affaire non pas des femmes, mais de la société.

Pour une plus grande flexibilité du temps de travail

Karin Schwiter est chercheuse au Centre Gender Studies de l'Université de Bâle, et elle a enquêté dans le cadre de sa thèse sur la manière dont des femmes et des hommes âgés de 24 à 26 ans envisageaient leur avenir. Pour elle, le lien est clair, surtout concernant l'Allemagne – des résultats qui concordent avec ceux du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse. A l'occasion de la présentation de son étude, elle a déclaré au quotidien « Tages-Anzeiger » : « Le système allemand ne fonctionne pas, parce qu'on essaie de soutenir l'ancien système du « gagne-pain ». Plutôt que d'investir dans des places de crèche, on préfère accorder de longs congés payés aux mères et deux semaines supplémentaires aux pères. On n'a pas repensé le modèle en profondeur. Tandis que les hommes continuent de travailler, d'avoir de l'avancement et de gagner plus, les femmes perdent le lien avec leur travail. On sait combien la réinsertion peut être difficile et on connaît les répercussions négatives d'une telle absence sur la carrière. Et visiblement, ce n'est pas ce que souhaitent les Allemandes. »

Les pays et les employeurs progressistes, surtout en Scandinavie, l'ont compris : les enfants n'ont pas seulement une mère, mais deux parents. Alors que toujours plus d'hommes et de femmes souhaitent un système égalitaire, il est temps d'agir en faveur de la famille. Travailler à temps partiel pour un homme n'est pas

une tare et ne doit pas être considéré d'emblée comme impossible.

Un Etat qui souhaite préserver son système de retraite et assurer sa continuité doit offrir les meilleures perspectives aux familles. Il serait injuste que les femmes soient pénalisées pour la simple

Un pays qui souhaite préserver son système de retraite et assurer sa continuité doit offrir les meilleures perspectives aux familles.

raison qu'elles seules peuvent enfanter. Tant qu'il en sera ainsi, le problème persistera : soit l'économie perd des collaboratrices qualifiées et donc des revenus fiscaux, soit les femmes doivent renoncer à la maternité. Aucune des deux solutions n'est porteuse d'avenir. ■

Bettina Weber est rédactrice société au quotidien « Tages-Anzeiger ».

Livres et articles

- Slaughter, Anne-Marie: « Why women still can't have it all », *« The Atlantic »*, édition de juillet/août 2012.
- Wolf, Naomi: « Why women still can't ask the right questions », www.project-syndicate.org
- Badinter, Elisabeth: « Le Conflit : la femme et la mère », Flammarion Lettres, 2010.
- Althaus, Nicole et Binswanger, Michèle: « Macho-Mamas », Nagel & Kimche, 2012.
- Mika, Bascha: « Die Feigheit der Frauen », Goldmann, 2012.

Le continent de tous les possibles

En Europe, le chômage des jeunes poursuit son avancée inexorable. Les Espagnols et les Portugais étant les premières victimes de ce fléau, ils sont de plus en plus nombreux à quitter leur patrie. Comble de l'histoire : ce sont leurs anciennes colonies qui leur offrent un avenir.

Par Sandro Benini

ANA LÓPEZ A VU SA VIE VOLER EN ÉCLATS. En 2008, la crise financière mondiale a induit l'effondrement du marché de l'immobilier en Espagne. En conséquence, l'Etat a dû procéder au sauvetage de ses banques au bord de la faillite, s'enfonçant dans une profonde crise, et entraînant toute une génération dans sa chute.

Alors âgée de 36 ans, Ana López a perdu son emploi à l'Agence d'information de la communauté autonome d'Andalousie. « J'ai d'abord pensé que cette crise serait passagère, comme n'importe quel autre ralentissement économique. En

plus des 980 euros mensuels d'indemnité de chômage, je disposais de quelques économies. » Au départ, cette diplômée en communication a vécu de petits boulot, au sein d'un magazine puis d'une agence de publicité. Cependant, à mesure que la crise s'est installée, les offres se sont raréfiées et les salaires ont été sensiblement revus à la baisse. « J'ai d'abord refusé de travailler pour un salaire horaire dérisoire de 4 euros. Mais après quelque temps, les personnes avec qui je postulais étaient même prêtes à travailler pour 1.50 euro de l'heure. »

Le paiement des factures est devenu problématique. Chaque jour, l'angoisse de ne pas avoir assez d'argent à la fin du mois s'intensifiait. La colère a peu à peu laissé place à la dépression. Lorsque la caisse de chômage a cessé de lui verser ses indemnités, Ana López a dû retourner vivre chez ses parents. Sa vie s'est arrêtée, laissant place à un gouffre béant. Les charmes de Séville ne suffisaient plus à compenser la désolation ambiante. « En février 2011, j'ai décidé de quitter l'Espagne. Je craignais sinon de passer le reste de ma vie dans cet état de désœuvrement. Certains de ►



+52 %

LES ÉTRANGERS AU BRÉSIL

Le nombre d'étrangers vivant au Brésil a augmenté de plus de 52% en 2011. Avec près de 330 000 personnes, les Portugais constituent la première communauté d'immigrés. Depuis 2008, la population espagnole a progressé de 25%.

4 %

CROISSANCE

Les économies d'Amérique latine ont progressé en moyenne de 6,2% en 2010 et de 4,5% en 2011. Malgré la crise financière mondiale, les économistes prévoient pour 2012 une croissance avoisinant les 4%.

30 %

PAUVRETÉ

Les récentes études de la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes de l'ONU indiquent qu'en 2011, la pauvreté était tombée à son niveau le plus faible depuis vingt ans. Cependant, elle touche encore 30% de la population latino-américaine. Au cours des dix dernières années, le nombre de personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté (c.-à-d. avec moins d'un dollar par jour) a pratiquement été divisé par deux dans de nombreux pays : au Brésil (de 13% à 7%), au Pérou (de 24% à 10%) et au Venezuela (de 22% à 10%).



INFLATION

Tous les pays d'Amérique latine, à quelques exceptions près, parviennent à juguler l'inflation. De plus, leur déficit budgétaire et leur niveau d'endettement sont exemplaires. La grande majorité d'entre eux satisferaient haut la main aux critères de Maastricht.

>500 000

ÉMIGRÉS ORIGINAIRES D'ESPAGNE

En 2011, le nombre d'émigrés a atteint 500 000 personnes, soit une augmentation de 37%. En Espagne, les chiffres de l'émigration excèdent ceux de l'immigration, une première depuis dix ans.

mes amis ont pris en désespoir de cause le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Comme je suis athée, cette solution ne s'est pas imposée à moi. »

La fuite des cerveaux

Ana López n'a pas été la seule à prendre cette décision. En Espagne, le chômage avoisine les 25%, celui frappant les jeunes atteint 53%, niveau record en Europe. Pour beaucoup, partir constitue la seule solution, notamment pour les jeunes et les diplômés. En 2011, le nombre d'émigrés a augmenté de près de 37%; avec 500 000 personnes ayant quitté le pays, les chiffres de l'émigration excèdent pour la première fois depuis dix ans ceux de l'immigration. Un émigré sur cinq est de nationalité espagnole. La part restante est constituée d'étrangers qui, sous la menace de la crise, retournent dans leur pays d'origine. Près de deux millions d'Espagnols vivent actuellement à l'étranger, soit 6,7% de plus qu'il y a un an. Depuis 2008, l'augmentation totale se chiffre à 22%. Cette tendance touche particulièrement les diplômés universitaires. Le phénomène de fuite des cerveaux qui sévit en Espagne prend une ampleur dramatique; pourtant, il devrait encore s'intensifier. Les résultats d'une enquête ont révélé qu'il y a cinq ans, 46% des étudiants et diplômés universitaires espagnols étaient prêts à quitter leur pays; aujourd'hui, ils sont 98%. L'étranger offre d'excellentes possibilités, notamment pour les ingénieurs, les architectes, les informaticiens, les banquiers et le personnel médical.

Les Etats européens constituent leur premier choix de destination, suivis de près par l'Amérique latine, qui, l'année dernière seulement, a accueilli 11 000 Espagnols. Il n'y a pas si longtemps, des milliers de Latino-Américains rêvaient d'une vie meilleure en Espagne. Aujourd'hui, les rôles sont inversés. C'est la première fois, depuis la Guerre civile (1936-1939), qu'autant d'Espagnols ont franchi le pas



-1,83%

CROISSANCE

Le Fonds monétaire international table sur une récession en Espagne pour 2012 (PIB de -1,83%) comme pour 2013. La croissance s'était déjà effondrée en 2009 (-3,7%) et en 2010 (-0,1%), suivie d'une brève accalmie en 2011 (+0,71%).

53%

CHÔMAGE DES JEUNES

Avec 53%, le chômage des jeunes a atteint un niveau record. Globalement, le quart de la population espagnole est sans emploi. Récemment, le « Financial Times Deutschland » titrait : « Le taux de chômage espagnol bat le record du monde. »

-32%

MARCHÉ IMMOBILIER

Selon la société d'expertise immobilière Tinsa, le parc immobilier espagnol a pratiquement perdu un tiers de sa valeur depuis août 2007. Entre août 2011 et août 2012, les prix ont chuté de 11,6%, et ils ne sont pas près de s'arrêter.

pour s'installer définitivement outre-Atlantique. Etant donné que les étrangers résidant en Amérique latine sont peu nombreux et que cette région manque de personnel qualifié, la législation relative à l'immigration y est plus souple qu'en Europe. L'Argentine est le pays où la communauté espagnole est la plus importante; le Venezuela se classe en troisième position. Un élément fausse toutefois les données statistiques: un étranger dont les grands-parents sont espagnols obtient facilement un passeport espagnol. Ainsi, de nombreux migrants qui ont gagné l'Espagne et sont retournés dans leur pays d'origine après l'arrivée de la crise possèdent la double nationalité.

Une dizaine d'entretiens d'embauche

Sur Internet, Ana López a cherché à déterminer quels pays d'Amérique latine lui offriraient les meilleures perspectives. Résultat: le Chili et le Brésil. Elle s'est décidée pour le Chili, où elle est arrivée en février 2012 sans savoir de quoi l'avenir serait fait. «Après l'atterrissement, c'était tellement agréable de pouvoir converser dans ma propre langue avec les employés des douanes.» Ana López a su qu'elle avait fait le bon choix quand, lors de sa première promenade dans les rues de Santiago du Chili, elle a découvert un paysage depuis longtemps disparu en Espagne: restaurants, magasins et chantiers qui recherchaient tous du personnel de toute urgence. Un petit pécule de 1 800 euros était tout ce qui lui restait; elle a d'abord loué

une chambre d'hôtel. Grâce à Facebook, elle est entrée en contact avec des compatriotes. Ces échanges l'ont rassurée: la plupart d'entre eux débordaient d'optimisme, leur nouveau départ était une vraie réussite. Rien qu'au cours du premier mois, Ana López a décroché pas moins de dix entretiens d'embauche.

Elle travaille actuellement au sein d'une fondation de l'association des entreprises qui établit le contact entre des sociétés chiliennes et espagnoles et fournit des prestations de conseil destinées aux investisseurs européens. Même si son salaire brut de 1 500 euros représente moins que ce qu'elle gagnait en Espagne avant la crise, elle se dit heureuse. Pourtant, elle a dû se rendre à l'évidence, comme tous ses compatriotes: le coût de la vie au Chili est bien supérieur à ce qu'elle avait imaginé. A sa connaissance, la population chilienne n'a encore jamais témoigné de ressentiment envers les nombreux émigrés, bien au contraire. «Les entreprises chiliennes sont fières d'embaucher des diplômés espagnols, ils leur confèrent un certain prestige.»

Le Brésil, moteur de la croissance

Ismael Garrido, informaticien de 32 ans, a lui aussi été subjugué par l'hospitalité de son pays d'accueil. Après avoir perdu son travail en Espagne et cherché en vain un nouvel emploi, il s'est installé au Mexique il y a maintenant trois ans. A Monterrey, métropole industrielle, cet Espagnol marié à une Mexicaine a trouvé une place de technicien informatique en un tourne-main. Il s'offusque tout de même du niveau des salaires, qui reste faible pour l'Amérique latine. Il gagne l'équivalent de 900 francs par mois. Un temps d'adaptation a néanmoins été nécessaire. Au Mexique, le processus décisionnel est plus lent et le rythme de travail moins soutenu qu'en Espagne. Même le débit de parole est moins rapide. En revanche, les horaires de travail sont plus longs: de 9 à 19



Ana López, 40 ans, est heureuse au Chili, bien que le coût de la vie soit supérieur à ce qu'elle avait imaginé. En Espagne, cette diplômée en communication avait l'impression de gâcher son temps. «Ici, je peux me payer un appartement, aller au restaurant avec des amis. C'est une nouvelle vie.»

heures. Mais Ismael Garrido est convaincu d'une chose: «La crise qui frappe l'Espagne va durer des années, peut-être même des décennies. Ici, malgré un salaire modeste, j'ai l'impression d'être le seul maître de mon avenir. C'est moi, et moi seul, qui décide.»

La croissance des pays émergents d'Amérique latine ne rivalise certes pas avec le boom indien ou chinois. Mais la stabilité des chiffres macroéconomiques, la maîtrise de l'inflation, l'envolée des prix du pétrole, des métaux précieux et des produits agricoles sur les marchés mondiaux alimentent une dynamique dont l'ampleur était alors insoupçonnée dans les années 1980 et 1990. Au cours des huit dernières années, l'Argentine et le Pérou ont enregistré respectivement une croissance moyenne de 9% et de 7%. ►

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Chômage des jeunes

Bien que les chiffres de l'emploi ne posent pas particulièrement problème, le chômage des jeunes se classe parmi les cinq plus gros défis de la Suisse pour 32% des personnes interrogées.



«Quels sont les principaux défis de la Suisse?»

L'année dernière, la croissance de la Colombie et du Chili s'est élevée à 6%. Le Brésil reste indéniablement le moteur économique de la région. Les entreprises issues des secteurs de l'énergie, de l'exploitation minière, de la finance et de l'informatique sont désespérément en quête de main-d'œuvre qualifiée. L'étude menée par la revue économique « Exame » a révélé que sur 335 entreprises sondées, 80% font état de postes à pourvoir, et 57% reconnaissent rencontrer de fortes difficultés à embaucher. L'année dernière, le nombre d'étrangers vivant au Brésil a augmenté de plus de 52%. Pour des raisons linguistiques, le Brésil convient particulièrement aux Portugais candidats à l'émigration. Avec près de 330 000 personnes, ils constituent la première communauté d'émigrés du Brésil. Mais depuis 2008, la

population espagnole a augmenté de 25%, affirmant elle aussi sa présence dans ce pays.

A l'opposé du Mexique, les salaires brésiliens sont souvent plus élevés qu'en Europe, et dans de nombreuses branches. Virginia Manzanares travaille depuis mai 2011 pour une chaîne d'hôtels. Le poste de responsable qu'elle occupe dans la ville de Salvador lui permet de gagner 30% de plus qu'avant son expatriation. La croissance annuelle du chiffre d'affaires de Raúl Maraña, chef d'entreprise installé à São Paulo, atteint 80%, alors qu'en Espagne, après seulement un an et demi d'activité, ce dernier avait dû plier boutique.

Des cultures différentes

Quels sont les points négatifs notables de l'Amérique latine ? Virginia Manzanares, 32 ans, évoque le taux de criminalité élevé. Elle ajoute cependant que si on fait montre de prudence, il n'affecte cependant pas le quotidien. Autres points noirs : la vétusté des infrastructures, le mauvais état des routes et l'insuffisance des services de ramassage des ordures. « Un jour, chez le coiffeur, j'ai vu passer un rat derrière un miroir. »

Raúl Maraña cite, quant à lui, la bureaucratie excessive lorsqu'il s'agit de louer un appartement ou d'ouvrir un compte. « Les propriétaires exigent que je sois titulaire d'un compte en banque. Mais afin de pouvoir ouvrir un compte bancaire à mon nom, je dois justifier de mon adresse en présentant un contrat de location en règle. » Ce problème, à première vue insoluble, a été résolu selon les usages locaux : l'équivalent de 200 francs, glissés dans la poche de l'employé de banque.

La cordialité légendaire des Brésiliens s'oppose de façon criante à l'opiniâtreté des services de l'immigration. Mais ni Virginia Manzanares ni Raúl Maraña ne remettent en question leur envie de rester



Ismael Garrido, 32 ans, a facilement trouvé une place de technicien informatique dans la métropole industrielle mexicaine de Monterrey. Il a tout d'abord dû s'habituer au rythme de travail et au débit de parole plus lents qu'en Espagne. « Je n'ai encore jamais rien remarqué de la guerre des narcotrafiquants. »



Silvia Salgado, 33 ans, n'envisage pas de repartir, même si la Colombie, son eldorado, ne lui a pas encore offert d'emploi et que parfois les Latino-Américains l'agacent. « Je ne baisse pas les bras. Bogotá a un goût de nouveau départ. En Espagne, la fin du monde semble imminente. »

définitivement au Brésil. Silvia Salgado, diplômée en gestion à la recherche d'un emploi à Bogotá, réprouve le manque de fiabilité des autochtones, leur manie de ne pas tenir leurs engagements, de ne pas annoncer clairement les décisions négatives et de se contenter d'ignorer les relances par téléphone et par e-mail. Elle est la seule dont les attentes n'ont pas encore été comblées. Mais elle ajoute : « Je préfère être au chômage en Colombie plutôt qu'en Espagne. Ici, j'ai au moins l'espoir de retrouver du travail. » ■

Sandro Benini est le correspondant du quotidien « Tagess-Anzeiger » pour l'Amérique latine. Il vit au Mexique.

Le chômage : un défi à l'échelle mondiale

Un essai de Michael Spence

Durant les trois dernières décennies, des centaines de millions de nouveaux travailleurs ont intégré l'économie mondiale. Ils possédaient des qualifications différentes, mais au fil du temps, ils ont tous bénéficié de la création de valeur et de revenus. Ce changement structurel majeur s'est traduit par une envolée de la croissance économique et a également lancé trois grands défis. Le premier consiste à créer suffisamment d'emplois, afin de répondre à l'afflux de main-d'œuvre sur le marché du travail, ce que de nombreux pays industrialisés et en développement n'ont pas réussi à mettre en place. Le taux de chômage des jeunes est élevé et continue de croître. Deuxième défi : il s'agit de faire correspondre les qualifications et les capacités à l'offre d'emplois ; or cet ajustement prend du temps. La mondialisation et les technologies visant à économiser de la main-d'œuvre ont abouti dans un grand nombre de pays à un déséquilibre entre l'offre et la demande de connaissances spécialisées. Le troisième défi concerne les effets de répartition. Dans la mesure où la part négociable de l'économie mondiale augmente (à savoir les biens et les services produits dans un pays et consommés dans un autre), la concurrence en matière de commandes et d'emplois s'intensifie également, diminuant ainsi le prix du travail et réduisant les marges des possibilités d'emploi dans l'ensemble des économies nationales intégrées du monde.

La plupart des pays industrialisés ont connu une croissance limitée du revenu moyen. La création de postes dans les secteurs des biens non négociables a maintenu le niveau d'emploi durant les deux décennies avant la crise de 2008, et allégé la pression sur les revenus. Dans quelques cas, cette évolution s'est exprimée sous la forme d'un développement rapide de l'appareil étatique. Autrement, le changement de situation de l'emploi a favorisé une consommation excessive alimentée par les dettes en direction des services et des activités de construction. En effet, l'Etat et le système de santé représentaient presque 40% de la croissance nette de l'emploi aux Etats-Unis entre 1990 et 2008.

La crise financière de 2008 a stoppé net cette évolution. Le financement par des fonds étrangers dans le secteur privé s'est raréfié. Dans le secteur public, il a atteint (et dépassé) les limites supportables, et la Grèce ne constitue que

l'exemple le plus extrême. Depuis, la croissance stagne surtout dans les pays industrialisés, et les moteurs de l'activité sont en panne pour la plupart. Une partie de la réponse réside dans les effets persistants de la crise



Michael Spence (68 ans) est Prix Nobel d'économie et professeur de sciences économiques à la Stern School of Business de l'Université de New York. Son dernier ouvrage s'intitule « The Next Convergence – The Future of Economic Growth in a Multispeed World » (« La prochaine convergence – Le futur de la croissance économique dans un monde à plusieurs vitesses »).

©Project Syndicate, 2011.

financière et dans le désendettement, comme l'ont très bien expliqué Carmen Reinhart et Kenneth Rogoff dans leur ouvrage « Cette fois, c'est différent ». Parallèlement, les déséquilibres financiers et les distorsions de la crise évoqués plus haut retardent les actions nécessaires sur les forces du marché technologiques et mondiales au sein de l'économie réelle.

Est-ce à dire maintenant que les ajustements structurels passent toujours après ces forces internationales, qui poussent à un changement structurel ? Cela signifie surtout que les attentes divergent fortement de la réalité et doivent donc être revues, souvent à la baisse. Toutefois, les effets de répartition sont à prendre au sérieux et doivent être traités. Le fardeau d'une reprise faible ou inexistante ne saurait

Il nous faut trouver des moyens constructifs de réduire le rythme de la mondialisation.

être supporté par les (jeunes) chômeurs. Dans l'intérêt de la cohésion sociale, la situation doit changer, en vue d'une répartition plus homogène des revenus et des prestations.

La nécessité de procéder à des ajustements structurels signifie par ailleurs que les particuliers, les Etats et d'autres institutions (notamment les écoles) doivent mettre l'accent sur la rapidité d'adaptation, pour tenir compte des conditions fluctuantes du marché. Cela revient non seulement à adapter les qualifications aux postes, mais aussi à élargir les marges de possibilité d'emploi afin de correspondre aux qualifications. Enfin, les institutions internationales doivent se demander si le changement structurel progresse plus vite que les individus, les économies nationales et la société. Si c'est le cas, le prochain défi consistera à trouver des moyens constructifs de réduire la vitesse de la mondialisation

Une tâche qui sera loin d'être aisée. En effet, il nous manque encore les bases importantes pour comprendre le changement structurel. Cependant, les chômeurs et les actifs à temps partiel, surtout les jeunes, attendent des initiatives de leurs dirigeants politiques et des institutions.



© Jason Sangster / CARE

CARE est une association de solidarité internationale qui lutte contre la pauvreté dans plus de 80 pays

CARE France cherche des philanthropes prêts à investir dans les choix stratégiques de l'association

Nous sommes entrés dans une nouvelle phase de développement, notre programme philanthropie est né pour la rendre possible.

Aidez-nous à augmenter notre impact, contactez Emanuela Croce, notre Responsable Philanthropie, pour convenir d'un rendez-vous.

+ 33 1 53 19 87 62 • croce@carefrance.org

www.carefrance.org

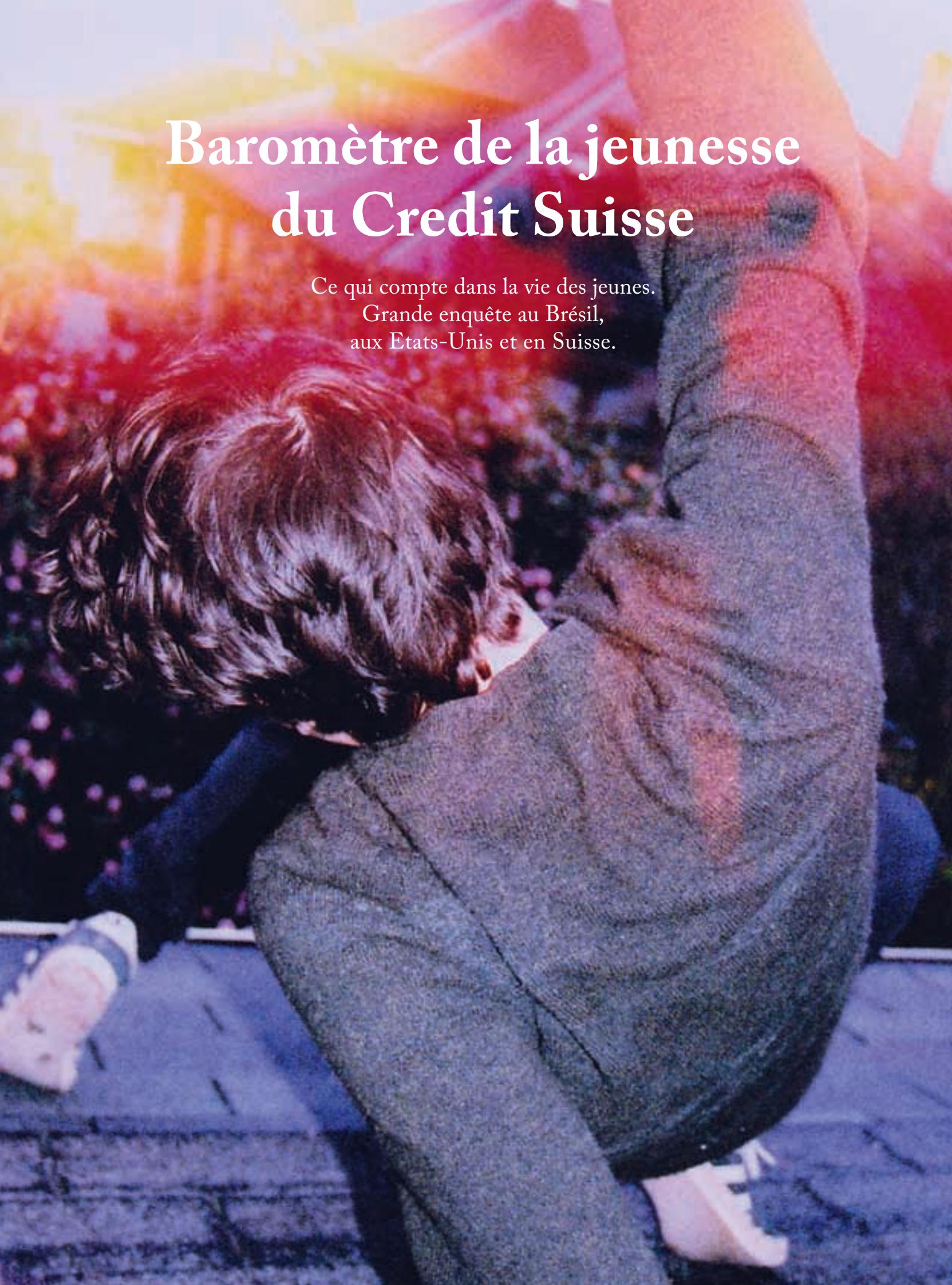
CARE France est reconnue d'utilité publique.



Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse

Ce qui compte dans la vie des jeunes.

Grande enquête au Brésil,
aux Etats-Unis et en Suisse.





1.

Buts et valeurs

Les jeunes envisagent leur avenir avec optimisme.

2.

Métier et finances

Les Suisses sont les plus épanouis dans leur travail, les Américains les plus endettés.

3.

Politique et société

La confiance dans la politique est faible au Brésil, élevée en Suisse.

4.

Loisirs et médias

Les smartphones et les amis représentent les loisirs principaux.

Ainsi pense la jeunesse

Trois pays de culture différente, un groupe cible, une immersion captivante : le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse offre un aperçu unique des buts et des valeurs des jeunes en Suisse, aux Etats-Unis et au Brésil.

Comment voient-ils leur avenir ? Qu'est-ce qui compte vraiment pour eux dans la vie ? Font-ils confiance au gouvernement de leur pays ? Comment dépensent-ils leur argent ? Où voient-ils les plus grands problèmes ? Voici quelques questions que l'Institut de recherche gfs.bern a posées cette année encore à un millier de jeunes pour le compte du Credit Suisse.

Un constat frappe au-delà des cultures, que ce soit au Brésil, aux Etats-Unis ou en Suisse : en dépit de l'une des plus graves crises économiques depuis des générations, les jeunes de 16 à 25 ans sont optimistes et motivés. Ils rêvent de leur propre maison ou appartement et aspirent à réaliser leurs rêves et à exercer leurs talents. Ils veulent un métier épanouissant. Les amis et la famille comptent beaucoup pour eux. La sincérité et la fidélité sont des valeurs centrales.

Ces résultats contredisent les récents reportages sur une prétendue « génération sans caractère », qui a certes plus que toute autre génération toutes les cartes en main, mais qui

ne sait quoi en faire. « Ni projet, ni ambition, ni mordant », titrait par exemple le quotidien allemand « Die Welt ».

En Suisse, c'est le contraire qui est vrai. Au lieu d'une génération indécise et hésitante, s'intéressant avant tout aux loisirs, on pourrait plutôt parler d'une génération active, sachant où elle va. Elle accorde une grande importance au métier, qui est aussi un moyen de se réaliser. Elle met un point d'honneur à trouver un équilibre entre loisirs et profession.

Nous avons rassemblé les résultats les plus intéressants. Si vous désirez en savoir plus sur les jeunes d'aujourd'hui, retrouvez l'intégralité de l'étude sur le site Web du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse :

www.credit-suisse.com/barometre/jeunesse

L'enquête

Pour le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012, environ 1 000 jeunes de 16 à 25 ans ont été interrogés respectivement en Suisse, aux Etats-Unis et au Brésil. L'enquête a été menée de mars à avril 2012, principalement en ligne, par l'Institut de recherche gfs.bern. Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse est effectué tous les ans depuis 2010.

A gauche

DIMITRI KARAKOSTAS,
24 ANS, CANADA

«J'ai pris cette photo à Glasgow en avril. Dans une ville au ciel souvent couvert, le rose saute aux yeux. Des cheveux roses devant un mur rose – je ne pouvais pas laisser passer cela !»

Page précédente

OLIVIA BEE, 18 ANS,
ÉTATS-UNIS

«Mon ami Liam pratique la breakdance sur son toit. C'était en deuxième année d'école secondaire, nous étions puérils et déjantés – c'était super.»

1. Buts et valeurs

Chose étonnante en ces temps de crise sans précédent : une large majorité des jeunes interrogés envisagent leur avenir de manière positive. Les Brésiliens sont les plus optimistes.

Tandis que les jeunes Suisses et Américains tiennent à réaliser leurs rêves, avoir leur propre maison et trouver un bon équilibre entre vie professionnelle et vie privée, au Brésil, pays émergent, la formation académique et la carrière occupent une place prépondérante.

Le projet de vie de la jeunesse suisse est un peu plus post-matérialiste qu'au Brésil ou aux Etats-Unis : pour eux, l'important est d'exercer un métier passionnant, l'argent est secondaire. Pour les jeunes, avoir des amis sur qui l'on peut compter passe avant tout. La sincérité et la fidélité sont les valeurs qu'ils estiment être les plus importantes.

Ce qui saute aux yeux chez les jeunes en Suisse : seule une minorité a le sentiment que la société et l'économie ont besoin d'eux. Aux Etats-Unis, et surtout au Brésil, les jeunes sont particulièrement bienvenus. Cette perception doit donner matière à penser aux sphères politiques et économiques de Suisse.

Fait intéressant : en cas d'échec professionnel ou financier, on compte avant tout sur les parents en Suisse et au Brésil. Plus de la moitié des jeunes Brésiliens comptent sur un soutien de l'Etat, contre moins d'un quart en Suisse.

Figure 1.01

Les Brésiliens sont les plus optimistes

« Comment voyez-vous votre propre avenir ? A l'heure actuelle, êtes-vous pessimiste, confiant ou mitigé quant à votre avenir ? »

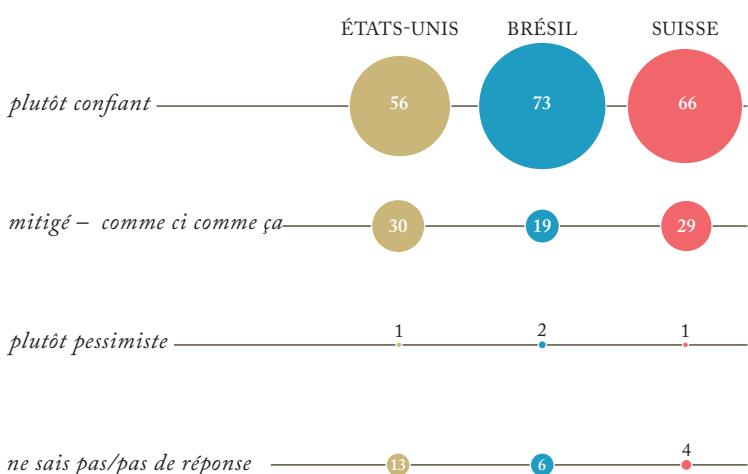


Figure 1.02

Les Suisses ne se sentent pas utiles

« Lorsque vous pensez à vos projets : dans quelle mesure les affirmations suivantes sont-elles exactes ? »

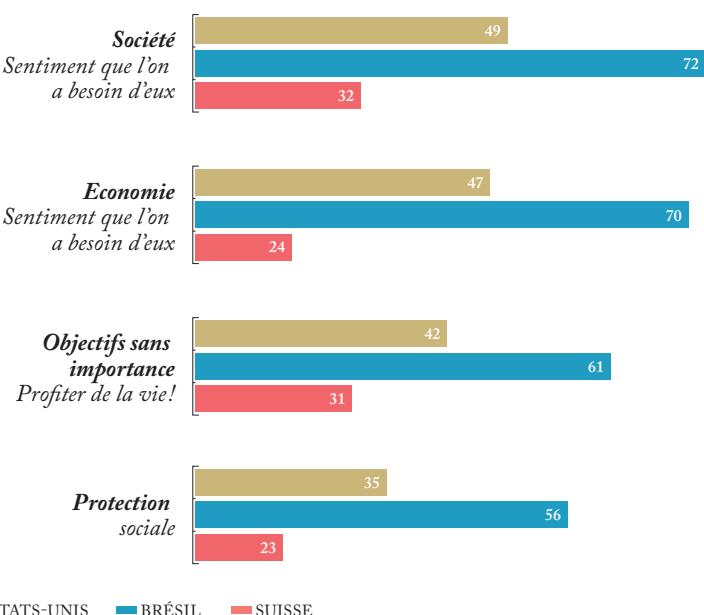


Figure 1.03

Les amis, la famille et la sincérité comptent le plus pour les Suisses

« Chacun est animé par des idées qui façonnent sa vie et son comportement. Lorsque vous pensez à vos buts, dans quelle mesure les points suivants sont-ils importants pour vous ? »

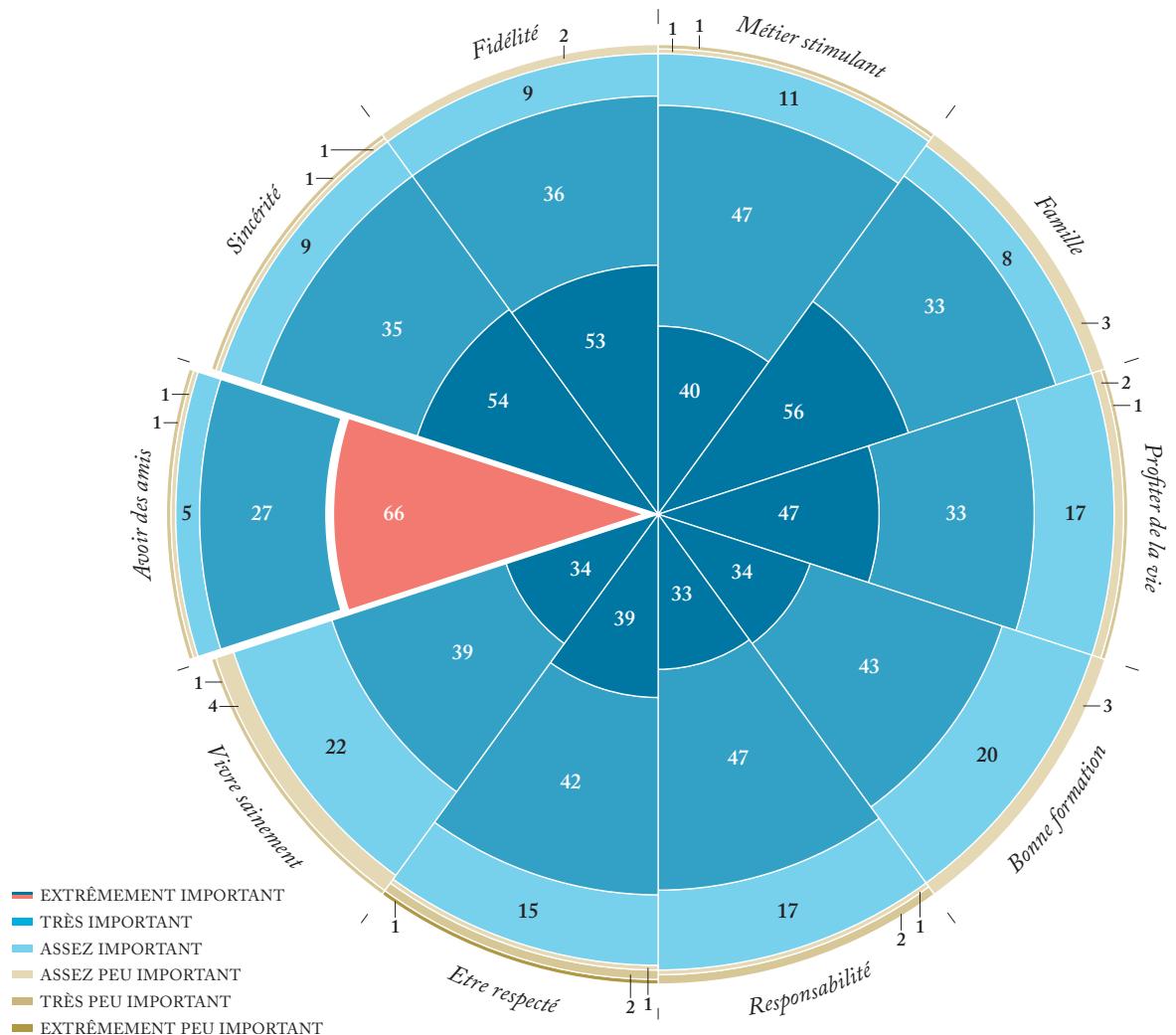
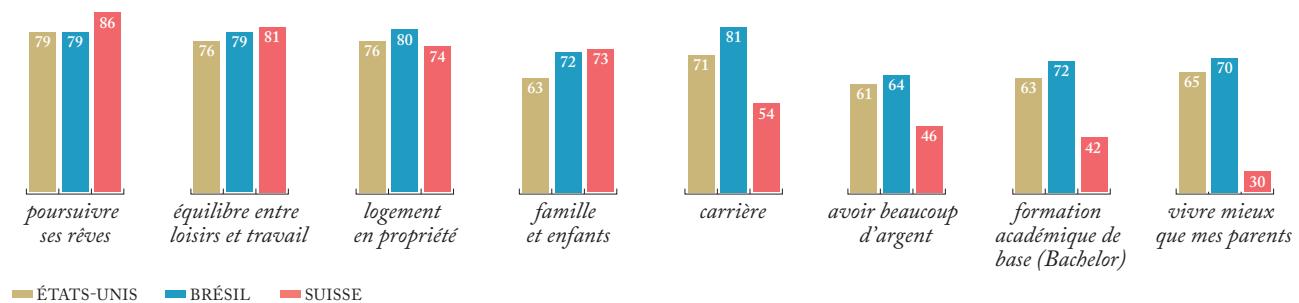


Figure 1.04

Réaliser ses rêves est plus important que gagner beaucoup d'argent

« Lorsque vous pensez à vos buts : que désirez-vous à tout prix, que ne souhaitez-vous en aucun cas et quels sont les points que vous trancherez plus tard selon l'évolution des choses ? »



2. Métier et finances

Les jeunes Suisses sont très heureux en ce qui concerne leur situation professionnelle. Une majorité absolue affirme même être totalement comblée. Aux Etats-Unis, pas même un tiers des jeunes voient les choses ainsi.

Les Suisses et les Suisesses peuvent en général nettement mieux s'orienter dans le monde professionnel que les jeunes du Brésil et des Etats-Unis. Cela tient certainement au système de formation dual, qui intègre précocement les jeunes Suisses dans le monde du travail. Celui qui n'est pas ou n'a pas lui-même été en apprentissage connaît d'autres jeunes qui sont apprentis. C'est ainsi que les Suisses

entrent comparativement tôt en contact avec le monde du travail.

L'importance des études universitaires est également appréciée très différemment. Seul un tiers seulement des jeunes Suisses considèrent les études comme la meilleure base de carrière. Il en va tout autrement au Brésil surtout (85%), mais aussi aux Etats-Unis (76%).

La propriété et la fortune font partie des priorités dans les trois pays. Avoir sa propre maison, son propre appartement est important, et c'est même le plus grand souhait en Suisse. Dans les trois pays, plus de 70% des personnes interrogées indiquent épar-

gner régulièrement. Les cartes de crédit aussi sont très répandues chez les jeunes.

En revanche, les différences en termes d'engagements financiers sont les plus frappantes sur l'ensemble de l'enquête : les jeunes Suisses n'ont presque pas de dettes et, lorsqu'ils en ont, c'est auprès de la famille ou de connaissances. Au contraire, vivre à crédit est largement répandu chez les jeunes aux Etats-Unis et dans une moindre mesure, au Brésil.

Figure 2.01

Les Suisses occupent le plus souvent le poste de leurs rêves

« Dans quelle mesure les affirmations suivantes sont-elles exactes dans votre cas ? Vous pouvez donner une estimation de 0% à 100%. »

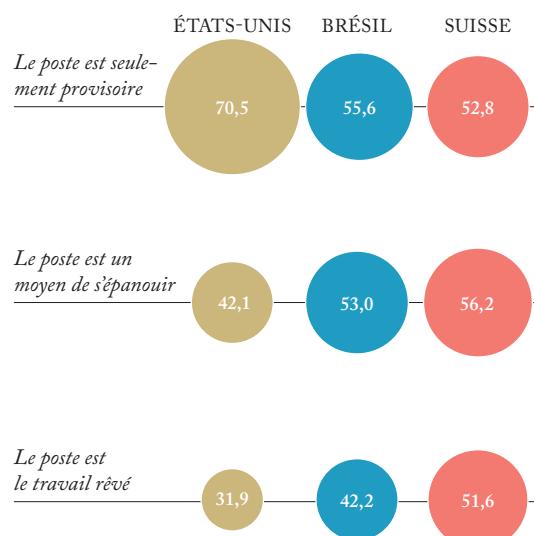


Figure 2.02

Les Américains sont les plus endettés

« Avez-vous personnellement les engagements financiers suivants ? »

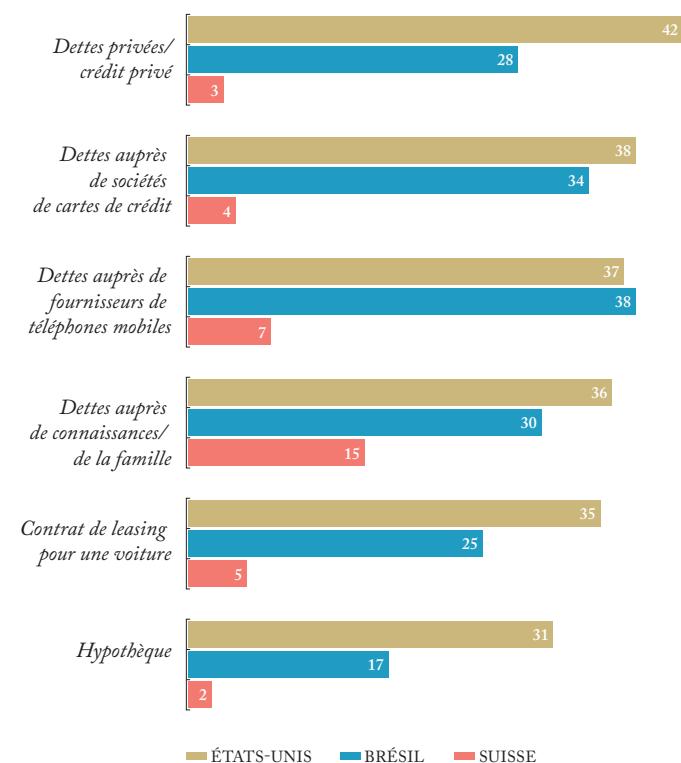
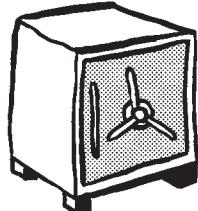


Figure 2.03

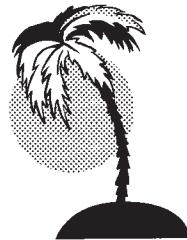
Que feriez-vous avec 10 000 francs ?

« Supposons que l'on vous offre 10 000 francs, comment répartiriez-vous la somme ? »



Compte d'épargne

- Suisse: 2 490.00 CHF
- Etats-Unis: 3 141.50 USD
- Brésil: 3 147.50 BRL



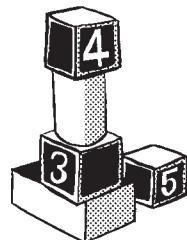
Vacances

- Suisse: 1 540.40 CHF
- Etats-Unis: 498.60 USD
- Brésil: 628.90 BRL



Economiser pour une maison

- Suisse: 816.00 CHF
- Etats-Unis: 1 244.50 USD
- Brésil: 1 274.80 BRL



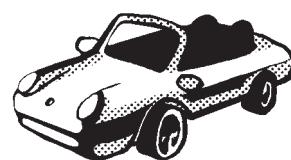
Dépenses pour la famille

- Suisse: 708.90 CHF
- Etats-Unis: 828.40 USD
- Brésil: 627.80 BRL



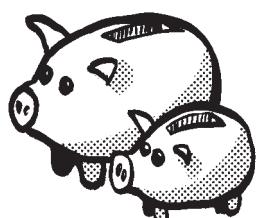
Vêtements/bijoux

- Suisse: 662.40 CHF
- Etats-Unis: 448.00 USD
- Brésil: 453.10 BRL



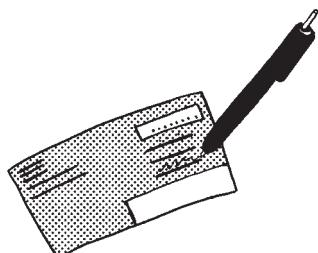
Achat d'une voiture

- Suisse: 620.20 CHF
- Etats-Unis: 916.20 USD
- Brésil: 585.50 BRL



Economiser pour la famille

- Suisse: 587.40 CHF
- Etats-Unis: 781.80 USD
- Brésil: 672.90 BRL



Dons

- Suisse: 391.90 CHF
- Etats-Unis: 450.90 USD
- Brésil: 505.60 BRL



Cadeaux

- Suisse: 313.20 CHF
- Etats-Unis: 241.80 USD
- Brésil: 321.80 BRL

1 franc suisse vaut environ 1.05 dollar américain et 2.20 reais brésiliens.

3. Politique et société

La perception des problèmes reflète le discours politique public des trois pays : les jeunes Suisses – comme par le passé – désignent les questions liées aux étrangers et à l'intégration comme étant le problème le plus important. La question des réfugiés et des demandeurs d'asile a aussi beaucoup gagné en importance. 58% considèrent les rapports entre jeunes Suisses et étrangers comme étant « plutôt tendus ».

Malgré cela, environ trois quarts des jeunes partagent l'idée que la Suisse profite des travailleurs étrangers. Une courte majorité pense que l'Etat devrait faire davantage pour intégrer les étrangers et naturaliser plus rapidement ceux qui sont nés en Suisse (55%).

Le chômage préoccupe moins que les années précédentes, de même que l'environnement ou les questions d'énergie. On retrouve toujours parmi les thèmes principaux l'avenir de l'AVS et des assurances sociales. Ce qu'on retient : les préoccupations liées à l'évolution économique en général sont en forte hausse et font partie pour la première fois cette année des dix problèmes majeurs.

A titre de comparaison, aux Etats-Unis et au Brésil, le thème du chômage (des jeunes) figure parmi les problèmes essentiels. Mais c'est la corruption qui préoccupe le plus les Brésiliennes et les Brésiliens. On retrouve également parmi les cinq problèmes les plus importants des problèmes inconnus des Suisses tels que la faim (27%) ou la violence dans les villes (25%). Aux Etats-Unis, les soucis majeurs à côté du chômage sont le prix du pétrole, la peur du terrorisme et les questions de santé.

Par ailleurs, 34% des jeunes Suisses se situent politiquement « à droite ». Ce sont cinq points de plus qu'il y a deux ans, soit un accroissement significatif de 17%. Par contre, la

gauche à laquelle se rattachent encore 29% a perdu en attractivité (2010 : 31%). 11% sont au centre, c'est un peu plus qu'en 2010 (8%).

De manière générale, seule une minorité des jeunes des trois pays est politiquement active. Aux Etats-Unis, 48% des jeunes sont très fortement ou plutôt fortement engagés en politique, ils sont 44% au Brésil et à peine 29% en Suisse. Participer à des manifestations politiques est très clairement « dépassé » chez les jeunes Suisses – et aussi mal vu que fumer, par exemple.

Bien que la politique semble peu aimée, la confiance des jeunes Suisses à l'égard du gouvernement a continuellement augmenté ces deux dernières années. Seuls 30% trouvent que le gouvernement n'est souvent pas à la hauteur sur les questions décisives. Plus de la moitié (51%) pensent la même chose aux Etats-Unis, et même 57% au Brésil.

La bonne performance relative du gouvernement suisse doit tenir à la santé de l'économie du pays qui résiste bien malgré la crise de l'euro. Une très nette majorité croit également que la Suisse jouit d'une très bonne (27%) ou plutôt bonne (65%) réputation à l'étranger.

34 %
des jeunes Suisses
sont fortement
engagés socialement.

50 %
des jeunes Brésiliens
considèrent que
la corruption est
le problème le
plus important.

82 %
des jeunes Américains
estiment que leur
système politique
devrait être réformé
en profondeur.

Figure 3.01

Les jeunes Suisses se font plus de soucis à cause de la crise économique

« La liste ci-dessous contient divers thèmes qui ont récemment été abondamment commentés dans les médias écrits ou oraux; choisissez dans cette liste les points que vous jugez être les cinq problèmes majeurs en Suisse. » (entre parenthèses, variation par rapport à l'année précédente)

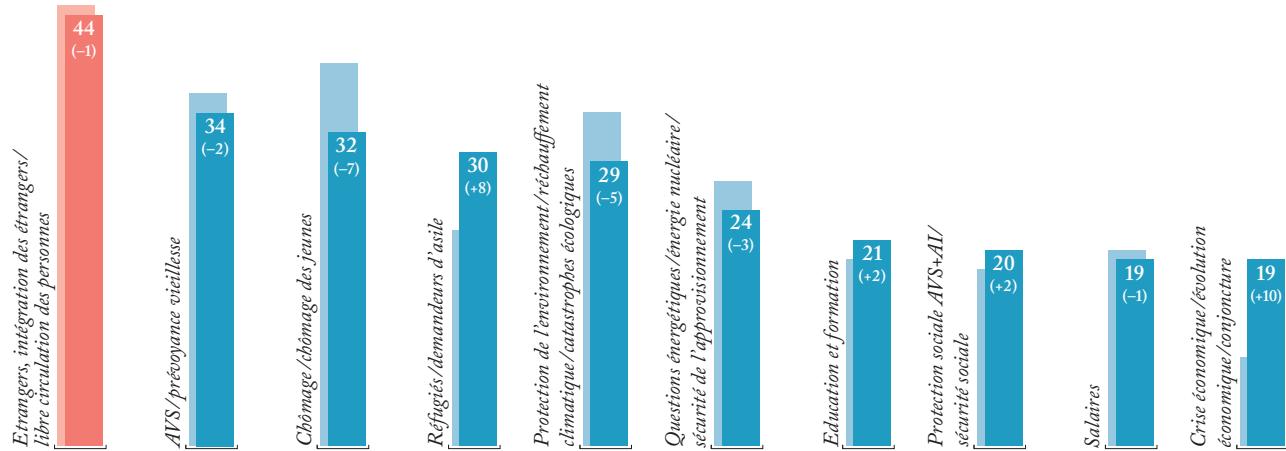


Figure 3.02

Les jeunes Brésiliens ont peu confiance en leur gouvernement

« Avez-vous l'impression que la politique et l'administration font défaut sur les thèmes décisifs? Souvent, rarement ou jamais? »

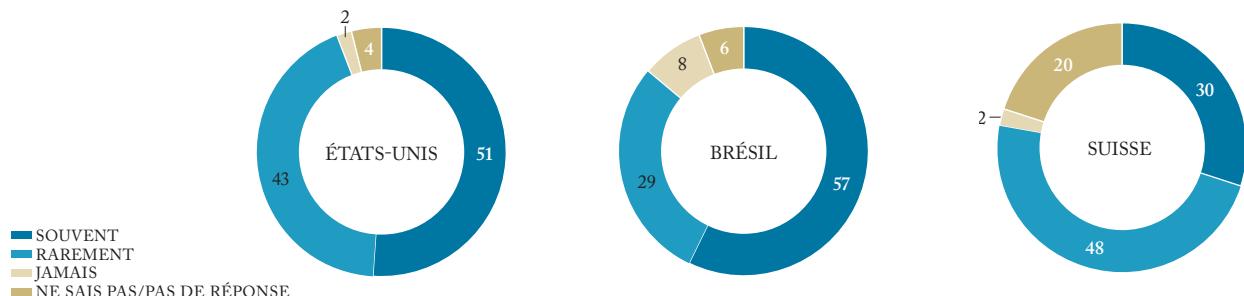
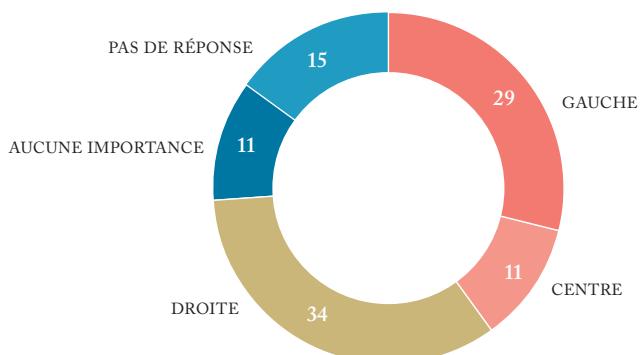


Figure 3.03

Les jeunes Suisses sont politiquement plutôt à droite

« Gauche, centre, droite sont des termes souvent employés pour caractériser des opinions politiques. Pouvez-vous me dire où vous vous situez vous-même sur une échelle où « 0 » signifie extrême gauche, « 5 » centre et « 10 » extrême droite? » (réponses pour la Suisse)



4. Loisirs et médias

Une tendance nette lie les jeunes des trois pays : l'usage d'Internet ainsi que des smartphones comme les iPhone, les BlackBerry ou Android augmente continuellement. 90% des jeunes Suisses sont membres de Facebook, 85% des jeunes Brésiliens et 75% des jeunes Américains. Fait intéressant : aux Etats-Unis, la proportion de membres a fortement baissé. Cela indique une attractivité en déclin.

Les moyens de communication modernes ne conduisent pas à l'isolement, comme certains le craignent ça et là. Pour les jeunes, il s'agit avant tout d'échanger avec leurs amies et amis. En Suisse, les SMS, téléphones portables et réseaux sociaux sont désormais les principaux instruments pour entrer en contact avec ses amis. En revanche, le bon vieux téléphone fixe a pratiquement perdu cette fonction. Pour les jeunes Suisses, rencontrer ses amis et faire de nouvelles connaissances est tout aussi important que les smartphones.

On note une différence intéressante entre les trois pays dans le mode de recherche d'informations. La télévision et les nouveaux médias sont dominants aux Etats-Unis et au Brésil. On retient que plus de la moitié des Américains s'appuie déjà sur les applications d'infos sur smartphones. En revanche, les jeunes Suisses s'informent principalement grâce aux journaux gratuits. La radio continue aussi de jouer un rôle important en Suisse dans la transmission d'informations.

Figure 4.01

Les amis sont contactés par SMS

« Quels outils utilisez-vous pour entrer en contact avec vos amis ? Veuillez classer les médias suivants en fonction de leur importance pour le suivi des contacts. »

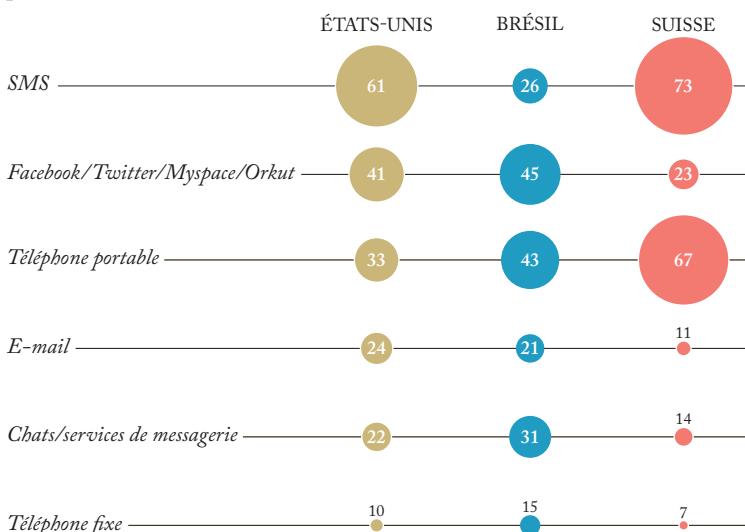


Figure 4.02

Les smartphones sont in, les voitures électriques sont out

« Nous avons dressé une liste de choses très variées de la vie. Jugez si, dans votre environnement privé, elles sont in ou out, et indiquez votre position. » (réponses pour la Suisse)

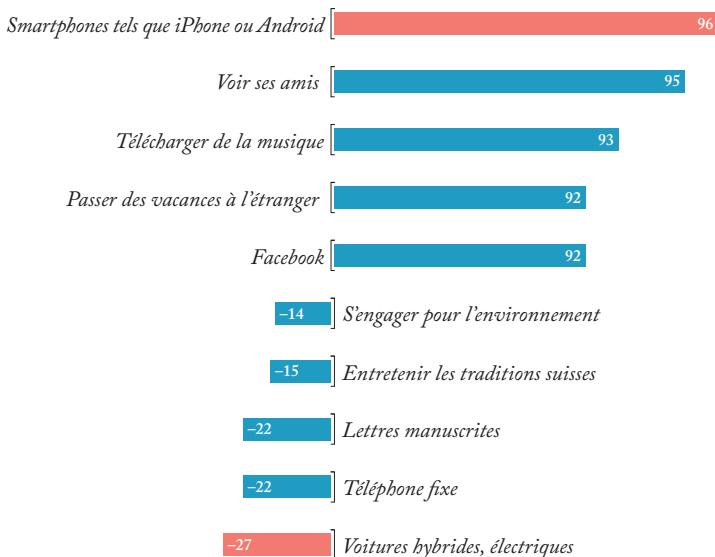
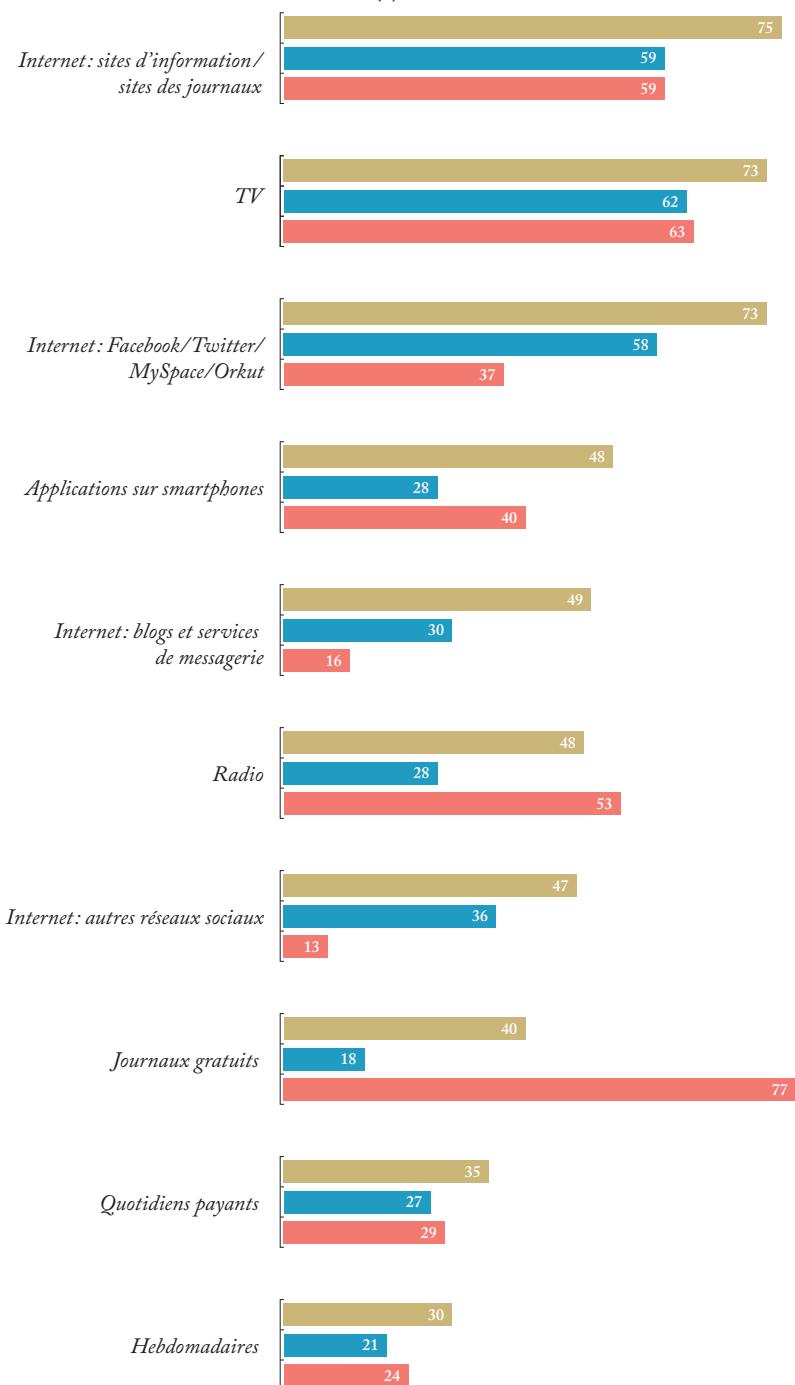


Figure 4.03

Les journaux gratuits sont la source d'information la plus importante en Suisse

« Comment vous tenez-vous informé(e) de l'actualité ? »



94 %
des jeunes Suisses
ont conscience que
les données de
Facebook pourraient
tomber entre de
mauvaises mains.

39 %
des jeunes Améri-
cains jouent plus
de deux heures
par jour à des jeux
sur ordinateur.

41 %
des jeunes Brésiliens
consacrent une
partie de leur argent
à des buts caritatifs.

«Le Brésil pourrait devenir un pays exemplaire.»

Le politologue Lukas Golder parle de la jeunesse solidaire et en plein essor du Brésil, de l'importance croissante de la religion aux Etats-Unis et du pragmatisme professionnel des Suisses et des Suisses.

Par Daniel Ammann

Monsieur Golder, pour le Baromètre de la jeunesse, vous avez interrogé de jeunes Suisses, mais aussi de jeunes Américains et Brésiliens. Comment ces trois pays se distinguent-ils en termes de valeurs ?

Le Brésil, la Suisse et les Etats-Unis reflètent trois modèles fondamentalement distincts : dans l'Europe protestante, dont fait partie la Suisse, la modernisation a renforcé les valeurs de la rationalité et des sciences physiques et naturelles. En revanche, la religion est passée au second plan. L'essor économique depuis les années 1950 a par ailleurs conduit à un renversement des valeurs. Depuis lors, l'épanouissement personnel est plus prononcé, tandis que la sécurité comme principe de survie a été quelque peu oubliée.

Dans les pays anglo-saxons aussi, la réalisation de soi dans l'esprit du rêve américain est particulièrement répandue, mais la religion, à travers les Eglises indépendantes par exemple, joue un rôle plus important que dans l'Europe protestante.

Enfin, dans les pays d'Amérique latine comme le Brésil, une dynamique particulièrement forte règne, ce qui plaide plutôt pour un changement des modèles de valeurs. Les valeurs religieuses jouent traditionnellement dans ces pays un rôle plus grand, et la sécurité de la vie tend à passer avant l'épanouissement personnel.

L'enquête a-t-elle confirmé ces différences de valeurs ?

Oui, dans les grandes lignes. Au Brésil, les valeurs traditionnelles sont



Lukas Golder est membre du Directoire de l'Institut de recherche gfs.bern, lequel réalise le Baromètre de la jeunesse pour le compte du Credit Suisse. Les priorités de ce politologue et chercheur scientifique dans les médias sont l'analyse de la communication et des campagnes, ainsi que l'analyse de l'effet des médias.

fortement perceptibles, et la religion est jugée importante. Cependant, la jeunesse est consciente des possibilités d'évolution, et l'épanouissement personnel prend ici une position prépondérante. Le plaisir et le culte du corps jouent un grand rôle. Mais cette jeunesse est également la plus disposée à assumer des responsabilités dans un pays en plein essor. Les choses bougent dans ce domaine. En revanche, la jeunesse américaine a plus de mal à faire face au ralentissement économique. Elle veut protéger la propriété et l'intégrité nationale et met davantage l'accent sur la sécurité. Aux Etats-Unis, la religion joue

même un rôle grandissant. C'est là une évolution intéressante. Le Brésil et les Etats-Unis échangent en quelque sorte leurs places, si la jeunesse conserve ses valeurs actuelles.

Et en Suisse ?

En Suisse, les idées traditionalistes ont plus de poids que jamais. L'UE perd un peu de son rayonnement. Une certaine insouciance est associée à un sentiment de menace en provenance de l'étranger. Les objectifs non économiques sont souvent ici particulièrement importants, et on est pragmatique sur les questions professionnelles. C'est peut-être aussi à cause d'une satisfaction élevée que manque un peu la volonté d'assumer plus de responsabilités dans la société.

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris au niveau des résultats ?

Malgré le désir d'un plus grand épanouissement, les jeunes Brésiliens sont nettement plus solidaires avec leurs prochains que les jeunes Américains ou Suisses. J'aurais attendu d'une société en plein essor qu'on y joue des coudes. Mais la volonté de solidarité domine, tandis qu'en Suisse et aux Etats-Unis la défense des avantages personnels a la priorité.

Où les plus grandes différences entre les pays se situent-elles ?

Les jeunes Américains continuent de croire au rêve américain, de plongeur à millionnaire, mais ils sont déstabilisés

par la crise. Cela paralyse parfois. C'est presque le contraire au Brésil : les jeunes Brésiliens croient aux possibilités d'évolution, mais veulent partager le rêve avec d'autres, et en plus profiter de la vie. En Suisse, tout est beaucoup plus concret. Au lieu de rêver, les jeunes réalisent leur ascension professionnelle en se retroussant les manches et cherchent par ailleurs les moyens d'atteindre aussi d'autres objectifs.

Au-delà des différences, l'enquête permet-elle de conclure à une jeunesse mondialisée ?

Oui, il y a des parallèles sur certaines idées. Les valeurs classiques de la

« La jeunesse américaine est déstabilisée et paralysée par la crise économique. »

coexistence sont centrales pour la jeunesse, et ce au-delà des frontières nationales. Les formes de communication et les réseaux sociaux marquent les tendances actuelles. Les réseaux sociaux comme Facebook sont des outils à tout faire : suivi des contacts, échange, conseils pour l'aménagement des loisirs et informations de toutes sortes.

On dit souvent que les réseaux sociaux politiseraient les jeunes. Qu'en pensez-vous ?

Il n'existe qu'un faible lien entre les actions politiques spontanées organisées via les réseaux sociaux et un véritable engagement politique. En Suisse surtout, la propension à s'organiser politiquement ou socialement est faible. Ici, la jeunesse va comparativement

bien et ne voit manifestement pas de grande nécessité de changement.

Le Baromètre de la jeunesse laisse présumer que les Brésiliens, mais aussi les Américains, ont un « appétit » économique plus grand que les Suisses. Est-ce exact ?

L'orientation économique, comme indice des différentes attitudes à l'égard de l'économie, est effectivement plus élevée aux Etats-Unis et au Brésil qu'en Suisse. La jeunesse de ces deux pays doit se battre pour sa position dans l'économie. En Suisse, c'est plus facile. L'économie est parfaitement normale et fait partie du quotidien. L'équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée est hautement prioritaire. Par ailleurs, l'économie suisse réussit trop peu à montrer qu'elle a besoin de la jeunesse. Cela ne favorise pas vraiment la motivation.

Quelles retombées les valeurs des jeunes ont-elles sur l'avenir économique et social de leur pays ?

Si l'ascension du Brésil se poursuit et si la corruption peut être combattue efficacement, une nouvelle économie de marché sociale verra le jour et la pauvreté pourra être endiguée. Un nouveau pays exemplaire pourrait apparaître après la Coupe du monde de football et les Jeux olympiques.

Aux Etats-Unis, beaucoup de choses dépendent de l'économie. Si le pays perd du terrain en comparaison internationale, la jeunesse manquera durablement de perspectives. Ce qui augmente le risque de troubles sociaux.

La Suisse dépend fortement de ce qui se passe à l'international, mais se porte nettement mieux que ses voisins. Si de nouveaux défis se présentent, alors il y aura des obstacles à une adaptation rapide et aux réformes. Ici aussi, les perspectives viendront alors soudainement à manquer.

Qu'est-ce qui marque le plus les valeurs des jeunes ?

La recherche part du principe que c'est surtout le cercle des amis proches – appelé « peer group » – qui marque le modèle de valeurs des jeunes. En effet, les amis sont importants pour la jeunesse de tous les pays. Mais les conditions économiques ne sont pas en reste. Les perspectives économiques contribuent de manière décisive aux changements de valeurs

« Les modèles de valeurs sont marqués avant tout par le cercle des amis proches. »

de génération en génération. Cela plaide en faveur d'une plus forte intégration de l'économie dans les questions éducatives et professionnelles.

Vous en êtes à votre troisième Baromètre de la jeunesse. Peut-on déjà discerner des tendances ?

D'éventuelles tendances ne peuvent être discernées qu'après plusieurs années, pour ce qui est des valeurs et autres indicateurs de long terme. Ce que nous pouvons dire : actuellement, ce sont les moyens de communication qui affichent la plus grande dynamique. Les smartphones sont en ce moment en pleine croissance, et les réseaux sociaux ont une très grande importance pour les jeunes. Un point intéressant : les tendances actuelles sont moins établies par les contenus de communication que par les moyens de communication. Pour exagérer, on pourrait même dire qu'aujourd'hui, une nouvelle version de Facebook donne davantage la tendance que des bouleversements politiques. ■

Nous sommes l'avenir de l'Afrique



En Afrique, le manque généralisé de leadership responsable contribue directement à la lenteur de la croissance économique et à la persistance de la pauvreté.

L'AFRICAN LEADERSHIP ACADEMY s'est donc donné pour objectif de former une nouvelle génération de dirigeants politiques et économiques et de pionniers de l'entrepreneuriat social. Mais l'Afrique apporte aussi des nouvelles étonnamment positives. C'est en effet là que se trouvent six des dix économies à la plus forte croissance depuis 2000. Une belle lueur d'espoir!

Toutefois, bien peu de choses ont été entreprises pour éradiquer les causes sous-jacentes du sous-développement de ce continent. Selon le Fonds monétaire international, la proportion de personnes vivant dans la pauvreté totale au sud du Sahara n'a que peu diminué (51%).

En réalité, le monde sait depuis longtemps pourquoi: en 1998, deux experts de la Banque mondiale, David Dollar et Lant Pritchett, ont publié une étude novatrice qui montrait que, dans les Etats mal gérés, les investissements et les aides ne servaient à rien et s'évanouissaient, tout simplement. En revanche, la population de pays bien gérés peut profiter de la croissance économique. Par « bien gérés », les auteurs entendent un système qui garantit l'Etat de droit et la propriété privée, est fort d'une économie ouverte, peu corrompu et efficacement administré.

Mais c'est précisément ce qui fait souvent défaut en Afrique. « Quand les institutions sont instables, un mauvais dirigeant peut détruire la société », explique Fred Swaniker avant d'ajouter un point plus important encore: « Un bon leader peut donc avoir une influence décisive. »

Fred Swaniker, 35 ans, est arrivé du Ghana pour étudier l'économie d'entreprise aux Etats-Unis avant de devenir consultant chez McKinsey au Nigeria. Mais il a quitté ce poste bien rémunéré pour un objectif plus ambitieux: former une nouvelle génération de dirigeants politiques et économiques africains, conscients des enjeux du leadership responsable et de l'esprit d'entreprise, qui contribueront à

l'éradication de la pauvreté et de la corruption ainsi qu'à la création d'emplois sur le continent. « L'Afrique a besoin d'un bon leadership, explique-t-il. Mais on ne naît pas dirigeant, on le devient. » Grâce au soutien financier de grandes sociétés comme Cisco Systems, Coca-Cola Africa, MasterCard et le Credit Suisse, Fred Swaniker dirige l'African Leadership Academy (ALA) de Johannesburg en Afrique du Sud depuis 2008. Cette structure accueille 200 étudiants dans son internat et leur permet de décrocher un diplôme équivalent à la maturité suisse. Les heureux élus sont tous des jeunes très talentueux, âgés de 15 à 18 ans, choisis parmi des milliers de candidats issus des 54 pays africains.

Le programme met l'accent non seulement sur les mathématiques et les langues, mais aussi sur des matières comme la bonne gouvernance, la gestion et un cours unique en son genre sur les études africaines, spécifiquement tourné vers la compréhension des problèmes que rencontre le continent. Près de 80% des étudiants reçoivent une bourse, mais tous sont admis dans l'association à une condition : à la fin de leur formation, les diplômés s'engagent à revenir sur le continent et à y travailler pendant au moins dix ans. Dans le cas contraire, ils devront rembourser leurs frais de scolarité à l'association. L'African Leadership Academy cherche ainsi à lutter contre la « fuite des cerveaux », car chaque année, des milliers d'Africains disposant d'une bonne formation quittent le continent en quête d'une vie meilleure et d'un travail mieux payé.

« Pour sortir l'Afrique de la pauvreté, nous devons devenir des entrepreneurs, déclare Fred Swaniker. L'aide au développement est inutile sur la durée; nous devons prendre notre destin en main. » Les élèves de cette institution pionnière font partie des jeunes espoirs. Nous avons demandé à huit d'entre eux de nous parler de leurs rêves et de leurs idées. Qui sait, peut-être un futur président se trouve-t-il parmi eux? ■

Daniel Ammann

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

L'engagement social est répandu

La jeunesse brésilienne est la plus enclue à endosser une responsabilité sociale.



«Je veux m'engager pour la société et l'environnement.»



Pourquoi certains pays africains sont-ils encore économiquement à la traîne ?

Evoquons surtout : la corruption, l'inefficacité, la mauvaise gestion, les systèmes éducatifs insuffisants et, malheureusement, la dépendance à l'égard des institutions étrangères qui exercent une influence sur l'économie de nos pays.

Comment booster l'emploi en Afrique ?

A l'aide d'une bonne éducation, d'une morale entrepreneuriale et d'une égalité des chances. Une bonne éducation permet de lutter contre l'ignorance, de penser et de travailler de manière indépendante. En outre, nous manquons d'entrepreneurs qui donnent leur chance aux gens bien formés. Des entrepreneurs éthiques créeront des emplois pour réduire la dépendance de l'Afrique par rapport aux sociétés étrangères. L'égalité des chances permettra à toute personne bien formée, ayant acquis des compétences d'entrepreneur, de progresser.

« Je rêve d'une Afrique qui ne soit pas pillée par ses propres enfants, mais qui au contraire renforce sa population. »

Biggie Tangane
Botswana

Takalani Malivha
Afrique du Sud



Qu'avez-vous appris d'essentiel à l'African Leadership Academy ?

L'essentiel est d'exprimer son opinion librement pour s'ouvrir des portes, même les plus inattendues ; de nombreuses opportunités se présentent et l'on découvre de nouvelles perspectives. Je n'ai jamais eu peur de donner mon opinion et d'être à l'écoute des autres, individuellement ou en groupe.

Trois changements majeurs indispensables à l'Afrique ?

L'idée de liberté, une meilleure compréhension de l'importance de l'éducation et des dirigeants exemplaires, visionnaires et passionnés.

Comment créer des emplois en Afrique ?

Il faut des individus courageux. Il y a tant d'opportunités. Mais peu de gens saisissent leur chance. Et la cupidité les empêche de faire évoluer positivement la société. Il faut changer les comportements. Nous devons croire en nos forces, être créatifs et utiliser les ressources disponibles, en initiant des projets considérés comme impossibles en Afrique.

« Le manque de formation des gens est source de tous leurs problèmes et de l'incapacité à faire fructifier les ressources naturelles africaines. »

Cornelius Muhamba
Zimbabwe

Qu'est-ce qui caractérise un bon leader ?

Il doit avoir une vision et le courage de poursuivre ses objectifs. Pour diriger autrui, il faut connaître sa propre voie, savoir comment atteindre son but et véhiculer des valeurs justes. Comme le montre l'équation : bon dirigeant = axé sur objectif + éthique + sincère.

Pourquoi l'Afrique est-elle économiquement à la traîne ?

En raison des mauvais dirigeants et des mauvaises décisions prises par ces derniers et leurs prédecesseurs. La dépendance à l'égard de l'étranger joue aussi un grand rôle.



Que faut-il pour booster l'emploi en Afrique ?

Nous devons réorienter notre éducation et nous centrer sur l'entrepreneuriat. Chaque classe terminale devrait regorger de talents capables de déceler le potentiel entrepreneurial de leur environnement et de saisir les opportunités.



Tebello Qhotsokoane
Lesotho



« Si j'étais au pouvoir, j'encouragerais les médias à défendre les arts, à les promouvoir et à reconnaître leur potentiel économique. »

Alexia Paradzai
Zimbabwe

Anna Hope Tshibwabwa
République démocratique du Congo

Qu'avez-vous appris d'essentiel à l'African Leadership Academy ?

Trois choses particulièrement importantes : le courage, l'initiative et le networking. Le courage, parce que nous sommes les futurs leaders de l'Afrique dont on attendra des changements, qui ne se feront pas du jour au lendemain. Il y aura des difficultés, nous rencontrerons des oppositions. Il faudra du courage pour continuer et corriger les erreurs en cas de dysfonctionnement. Il en faudra aussi pour défendre ce qui nous semble juste.

L'esprit d'initiative est tout aussi essentiel. Les choses ne se dérouleront pas comme prévu, surtout en Afrique, et nous devrons trouver d'autres solutions novatrices à nos problèmes. Le networking est important, parce qu'en tant que dirigeantes africaines de



demain, nous devrons travailler main dans la main pour résoudre les problèmes de l'Afrique. Nous ne pourrons le faire que si nous nous connaissons et avons accès aux expériences d'autres Africains.

Tafadzwa Matika
Zimbabwe

Pourquoi le continent africain est-il économiquement à la traîne ?

Les causes principales sont la dette et le sous-développement du secteur industriel. La plupart des pays africains se sont massivement endettés après l'indépendance, pour générer de la croissance économique. Ces dettes ont eu un impact positif à court terme, mais l'amortissement



s'est rapidement révélé contre-productif pour les jeunes économies.

A long terme, les crédits se sont donc montrés plus néfastes que bénéfiques. Et comme notre industrie est sous-développée, nous devons exporter des matières premières qui valent moins que les produits finis que nous importons. Nos économies sont à la traîne parce qu'elles se trouvent prises dans un cercle de pauvreté ; nos dépenses excèdent nos recettes.

Quel est votre rêve pour l'Afrique ?

Je veux voir un continent en bonne santé, avec des soins médicaux de qualité et abordables pour tous.

« Chaque femme africaine devrait pouvoir prendre ses propres décisions. »



Pourquoi le continent africain est-il économiquement à la traîne ?

L'Afrique doit absolument atteindre l'indépendance financière. Notre continent est comparable à un chien tenu en laisse par l'Occident. Nous cherchons toujours des coupables, aimons nous voir comme des victimes et portons le deuil de ce qui a été perdu pendant l'esclavage ou le colonialisme. Nos dirigeants doivent enfin investir dans nos capacités locales. L'attitude paternaliste de l'Occident face à l'Afrique montre une certaine ignorance qu'il nous faut d'urgence surmonter.

Il est nécessaire que les Africains prennent conscience de la valeur de leurs ressources. Il est absurde de disposer de telles ressources naturelles et de les exporter à bas prix sans pouvoir acheter en retour le produit fini. Les Africains doivent pouvoir profiter des fruits de leur travail. Mon plus grand souhait est que l'Afrique devienne vraiment libre.

**Boikanyo
Gosiame Tefu
Afrique du Sud**



Leandra, Laura, Annina
et Samira (de g. à d.) se
baignent au large de Málaga.

Conversation à la plage

Les jeunes Suisses apprécient les vacances à l'étranger. Quatre amies de Winterthour racontent leur premier voyage sans parents, leur engouement pour l'Espagne et révèlent comment vivre une journée avec seulement 10 euros.

Par Simon Brunner et Maurice Haas (photos)

Bon retour parmi nous. Vous avez passé dix jours seules à Málaga. Comment était ce premier voyage à l'étranger ?

LEANDRA: Génial! On pouvait rester sur la plage à ne rien faire. Maman n'était pas là pour nous dire d'être productives.

LAURA: Tout à coup, nous devions penser à tout : avons-nous encore de l'eau? Où peut-on en acheter? Parfois, nous avions du mal à nous repérer.

SAMIRA: Par contre, nous pouvions décider où et quand manger!

ANNINA: On n'avait pas besoin de se justifier tout le temps.

Avez-vous regretté certains aspects des vacances en famille?

LEANDRA: Oui, les parents n'étaient pas là pour payer.

ANNINA: Peut-être des informations sur le contexte géographique, que nos parents nous donnaient automatiquement.

Comment avez-vous organisé vos vacances?

SAMIRA: Cela fait des années que nous parlons de partir ensemble à 18 ans.

ANNINA: L'été dernier, nous avons commencé à tout planifier.

SAMIRA: Notre amie Ale aurait dû venir avec nous, mais ses parents n'étaient pas très enthousiastes à cette idée.

Pourquoi avoir choisi Málaga?

LAURA: Nous voulions la fête mais aussi la culture. Et la plage bien sûr, mais pas comme les Allemands à Majorque.

ANNINA: Et pas trop de touristes.

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Les vacances : une priorité en Suisse

Les jeunes Suisses accordent une plus grande place aux vacances que les jeunes Brésiliens ou Américains.

Suisse	1540.40fr.
Etats-Unis	498.60fr.
Brésil	628.90fr.

« Que feriez-vous si l'on vous offrait 10000 francs? »

LEANDRA: J'ai fait une recherche sur Google : «Appartement pas cher Espagne Plage» et j'ai trouvé cet appartement à Málaga. Nous avons regardé des photos de la ville et l'avons tout de suite aimée.

SAMIRA: Benidorm faisait partie de notre sélection finale mais nous ne l'avons pas retenue : trop de jeunes fêtards anglais. Quant à Tenerife, les vols étaient trop chers pour nous.

Avez-vous consulté une agence de voyages?

ANNINA: Pour quoi faire? Nous avons trouvé les vols directement sur Internet. Mais leur prix augmentait chaque jour, nous avons donc réservé immédiatement.

LEANDRA: Nous n'avons rien organisé de plus. Samira devait apporter le guide, mais elle l'a oublié. Dommage, j'aurais bien aimé en savoir davantage sur cette forteresse que nous avons vue à Málaga.

Comment avez-vous planifié votre voyage sur le plan financier?

ANNINA: Nous avions prévu 40 euros par jour, or nous n'en avons pas dépensé plus de 10.

SAMIRA: Avec cette somme, nous avons acheté de la nourriture et même du shampoing et de la crème solaire.

ANNINA: Cool, non? Mon père a cru que nous n'avions rien mangé, mais on n'a fait que ça!

LEANDRA: Parfois, nous remplissions le chariot de courses en pensant que ça allait coûter cher...

ANNINA: ... 15 euros! Le maximum a été 30 euros. Nous avons très bien géré notre argent!

SAMIRA: Ce que nous avons économisé, nous l'avons dépensé en shopping.

Qu'avez-vous mangé?

LAURA: Nous prenions le petit-déjeuner à l'appartement. Corn-flakes, lait...

LEANDRA: C'était plutôt équilibré, il y avait même des fruits.

ANNINA: Enfin, ils étaient sur la table.

SAMIRA: J'aime beaucoup le jambon espagnol. J'en aurais bien rapporté un entier.

Au final, combien ont coûté ces vacances?

ANNINA: Presque 1000 francs par per-

sonne : 320 pour l'appartement, 120 pour la nourriture, 300 pour le vol et 240 pour le shopping.

Qui a payé?

LAURA: Je dois travailler maintenant, mes parents m'ont avancé l'argent.

SAMIRA: Je dois en rembourser une partie. Le montant n'est pas encore défini.

LEANDRA: Mes parents ont tout payé...

...Peut-être étaient-ils heureux de pouvoir partir en vacances seuls tous les deux?

LEANDRA: Peut-être. Ils sont allés faire du vélo au bord de la Baltique. C'est vraiment pas un truc pour moi.

Vos parents vous ont-ils laissées partir sans problème?

TOUTES: Oui.

LAURA: J'ai une sœur aînée qui m'a ouvert la voie.

ANNINA: Nous parlions de ce voyage depuis longtemps. Ce n'était pas une surprise.

LEANDRA: Je n'ai pas eu à demander la permission. Je leur ai dit que nous partions seules!

ANNINA: Hmm. Chez moi, ça a plutôt été : «Est-ce OK si nous partons?»

Y a-t-il eu des restrictions, des interdictions?

LEANDRA: « Pas de bêtises! », c'est ce qu'ils disent tout le temps. Mais sinon, rien.

Vos parents ont connu les années 1968 et 1980.

Peut-être étaient-ils moins sages que vous?

LAURA: Mon père certainement, mais pas ma mère.

SAMIRA: Mon père avait les cheveux longs. Et il portait une moustache!

LEANDRA: Peut-être qu'ils fumaient de l'herbe. Après tout, c'était la période hippie.

Le cannabis n'est plus à la mode?

LEANDRA: Dans notre classe, il y en a un qui en fume.

SAMIRA: Nous n'avons plus l'âge, ce sont les 14-15 ans qui fument.

D'autres drogues?

LAURA: Je n'ai jamais vu quelqu'un en prendre.



Les quatre amies (de g. à d.)

SAMIRA, 17 ANS, prévoit d'effectuer un long séjour linguistique aux Etats-Unis après sa maturité. Puis d'aller en Espagne, d'où sa famille est originaire.

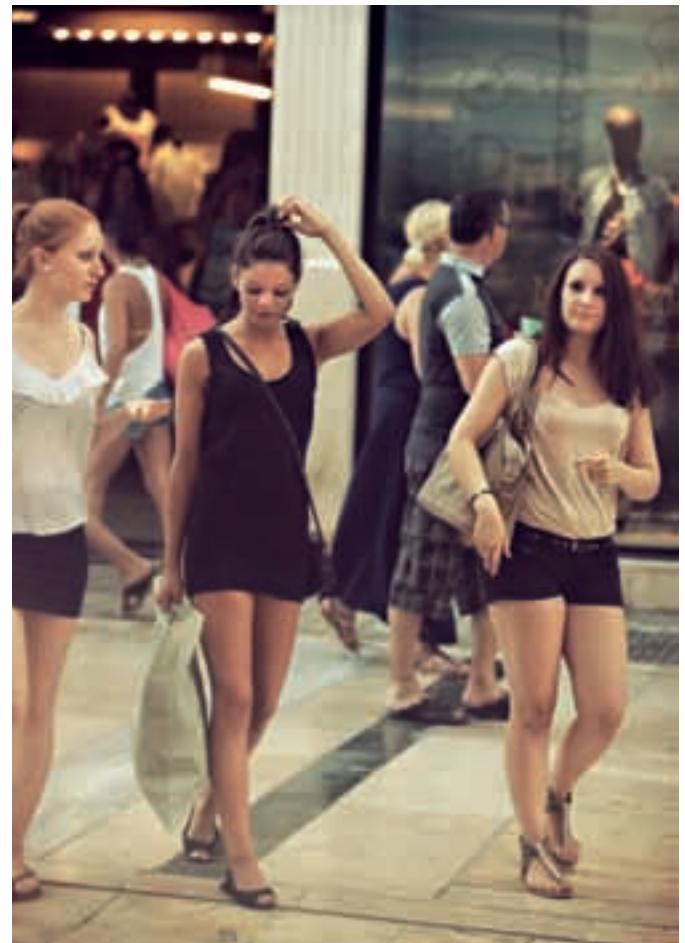
ANNINA, 17 ANS, veut aller à l'université après le lycée. Pendant ses études, elle envisage de passer un semestre à l'étranger. LAURA, 18 ANS, ambitionne de commencer des études de médecine. Cela prendra du temps, donc pas d'année sabbatique pour elle. Elle fera un semestre à l'étranger. LEANDRA, 18 ANS, souhaite voyager après sa maturité.



«Sans les parents, on n'avait plus besoin de se justifier tout le temps» : Annina



«Le mal du pays? Pas du tout!» : Laura



«Mon père était bien moins sage que nous» : Laura (tout à droite)



«J'avais apporté neuf paires de talons hauts et j'en ai acheté deux sur place» : Annina

LEANDRA: Les boissons sucrées et alcoolisées sont très prisées.

Vos parents vous trouvent-ils trop sages ?

ANNINA: Sages, peut-être pas, mais ils peuvent nous faire confiance. Nous sommes raisonnables.

LEANDRA: Ils savent que nous sortons. Si nous allions au lit à neuf heures du soir, ils seraient déçus.

Qu'ont pensé vos petits amis de votre voyage à Málaga ?

LEANDRA: Je suis la seule à en avoir un. Il n'a rien dit.

Il ne voulait pas venir ?

LEANDRA: Il n'en a jamais été question. C'étaient des vacances entre filles.

LAURA: Lui aussi part avec ses amis.

Il ne s'est pas inquiété ?

LEANDRA: Si, un peu. Plus que mes parents.

Revenons à l'Espagne. L'appartement correspondait-il à la description ?

SAMIRA: Oui. Une pièce au 11^e étage avec une grande baie vitrée.

ANNINA: Nous avions vue sur la plage et sur le château, qui était illuminé le soir. C'était magnifique.

SAMIRA: Je dormais avec Annina. La nuit, elle se recroquevillait comme un croissant.

LAURA: Et enfin, plein de miroirs dans l'appartement!

Vous êtes-vous disputées ?

LEANDRA: Oui, nous avons de fortes personnalités.

LAURA: Des broutilles à propos des sorties, de la machine à laver...

ANNINA: Plutôt des chamailleries.

A quoi ressemblaient vos journées ?

LAURA: Nous laissions le réveil sonner, pour nous lever vers 10h30.

ANNINA: D'habitude, je me lève plus tôt que les autres, mais nous étions toutes épuisées à cause du lycée...

LEANDRA: Avant les vacances, nous avons vécu une période très stressante avec les examens. Trois semaines avant le décollage, j'ai cru que j'allais m'effondrer.

Málaga me permettait de tenir.

ANNINA: Après le petit-déjeuner, nous filions à la plage. Toute la journée.

Que faisiez-vous ?

SAMIRA: On observait les gens.

ANNINA: C'est passionnant.

LEANDRA: On jouait aux cartes.

LAURA: Samira et Leandra se laissaient porter par les vagues.

Et la lecture ?

SAMIRA: Jamais plus d'une demi-heure.

LAURA: Nous avons eu notre dose au lycée. L'heure était à la détente.

Et donc, pas de vie nocturne ?

ANNINA: Si, bien sûr. Plusieurs fois.

LEANDRA: Au centre-ville, des types distribuaient des flyers. Un shot et un verre pour trois euros seulement !

LAURA: Nous n'avons pas eu à payer l'entrée, et le fait que deux d'entre nous soient mineures n'a pas posé problème. ANNINA: Mais les clubs sont plus faits pour consommer que pour danser. Nous rentrions vers trois heures du matin.

Avez-vous fait des rencontres ?

SAMIRA: Zéro pointé.

LAURA: Ils étaient ou trop vieux ou infréquentables. A l'aéroport, par contre, il y en avait des pas mal...

ANNINA: ... plus que dans toute la ville !

Avez-vous été déçues ?

ANNINA: Oui, cela aurait été drôle. Mais nous n'avons pas raté grand-chose. Nous étions ensemble.

LEANDRA: J'ai trouvé agréable de ne pas me faire draguer tout le temps.

Vous est-il arrivé d'avoir peur ?

LAURA: Non. Pour quelle raison ?

ANNINA: Nous nous sentions en sécurité, même dans l'appartement.

LAURA: Nous évitions les ruelles sombres.

LEANDRA: J'ai l'impression qu'à Winterthour, je me fais beaucoup plus aborder.

Avant les vacances, nous avions peur qu'il n'y ait pas Internet dans l'appartement.

ANNINA: Mais si : 10 euros pour 10 jours.

LEANDRA: Nous avons toutes des smart-

phones, sur lesquels nous pouvions surfer...

... et publier des photos de vacances sur Facebook ?

ANNINA: Je ne suis pas sur Facebook.

LEANDRA: Cela fait une éternité que je n'ai plus publié quelque chose.

SAMIRA: Je n'ai même pas de photo de profil.

LAURA: Pendant toutes les vacances, j'ai téléchargé deux photos.

SAMIRA: Quand Facebook est apparu, nous l'utilisions plus souvent. C'est gênant de penser à ce que nous avons publié ! Aujourd'hui, ça nous ennuie.

Vous avez utilisé Internet uniquement pour consulter des informations de voyage ?

SAMIRA: Non. Nous avons toutes consulté WhatsApp.

ANNINA: Nous avons créé un groupe de dix participants, dont deux étaient en Thaïlande. Tout le monde envoie des photos et s'écrit.

LEANDRA: On laisse son portable cinq minutes, et on reçoit 50 nouveaux messages.

En quoi est-ce mieux que Facebook ?

ANNINA: C'est entièrement privé.

LAURA: Il n'y a pas d'échanges stupides de «J'aime».

ANNINA: C'est un chat, on est toujours joignable.

Deviez-vous donner régulièrement de vos nouvelles ?

TOUTES: Non.

LEANDRA: Ma mère m'a appelée quand j'ai eu de la fièvre pendant deux jours. Sinon, j'écrivais de temps en temps.

ANNINA: Mon père m'a envoyé des photos de ses vacances, et moi de notre bazar.

Avez-vous envoyé des cartes postales ?

TOUTES: On a oublié ! Nous voulions en écrire quelques-unes.

ANNINA: J'aurais bien écrit à ma grand-mère et à ma sœur.

Aviez-vous fait une valise correcte ?

ANNINA: J'ai emporté un peu trop de choses.

LAURA: Avec Annina, on peut partir sans

vêtements ! Elle a les plus belles tenues et les prête volontiers.

LEANDRA: Mais elle chausse plus petit que nous...

ANNINA: J'avais apporté neuf paires de chaussures et j'en ai acheté deux sur place. Mais tout est rentré dans ma petite valise, je sais comment m'y prendre.

Venons-en au shopping... Qu'avez-vous acheté ?

ANNINA: Chaussures, vêtements, sous-vêtements...

LEANDRA: ... sacs, bijoux. Tout.

Comment procédez-vous ?

ANNINA: Nous choisissons, chacune prend une cabine d'essayage, défile devant les autres et est évaluée.

LEANDRA: C'est dommage qu'on ne puisse plus entrer à deux dans une cabine. Je ne sais pas pourquoi.

Combien de temps vous fallait-il le soir pour vous préparer à sortir ?

ANNINA: Quand nous sommes ensemble, cela peut durer trois heures. On s'échange les affaires jusqu'à ce que chacune ait quelque chose à se mettre. Puis vient le maquillage. Ensuite, il faut se changer.

LEANDRA: Après, la coiffure et les chaussures.

ANNINA: Les chaussures !

N'était-ce pas un peu lassant d'attendre comme cela ?

TOUTES: Non !

SAMIRA: C'est du stress et beaucoup de travail !

LAURA: Ça n'allait jamais, il manquait toujours quelque chose à quelqu'un.

ANNINA: Heureusement, en Espagne, nous avions du temps.

Que pensent vos parents de votre look ?

LAURA: Mon père trouve ma jupe trop courte !

LEANDRA: Le mien n'aime pas la couleur de mon vernis à ongles.

LAURA: Le mien non plus, mais il ne m'interdirait pas de le porter.

ANNINA: Nous ne nous habillons pas aussi décolleté chez nous. Je n'oserais jamais porter ces vêtements très courts et ces talons hauts à Winterthour.

Pourquoi ?

ANNINA: J'aurais peur dans la rue. Et cela ne se fait pas.

LAURA: Ce serait déplacé.

ANNINA: En Espagne, c'est normal. Tout le monde s'habille comme ça, et il fait plus chaud.

LEANDRA: Je trouve que c'est joli, et je ne cherche pas forcément à séduire. En Suisse, on dirait tout de suite : « C'est une allumeuse. »

Avez-vous eu le mal du pays ?

LAURA: Pas du tout.

LEANDRA: Peut-être quand j'ai été malade. J'aurais bien aimé que ma mère soit là pour s'occuper de moi.

Dans le Baromètre des préoccupations du Credit Suisse, les jeunes Suisses indiquent qu'ils aiment passer des vacances à l'étranger. Préférez-vous voyager à l'étranger plutôt qu'en Suisse ?

TOUTES: Oui !

LEANDRA: Surtout dans le sud, il y fait chaud et j'aime la mer.

ANNINA: Si on peut rentrer chez soi en deux heures de voiture, on n'est pas vraiment parti.

LAURA: Entendre parler une autre langue et manger une nourriture différente, ça change tout.

Quelle est votre destination rêvée ?

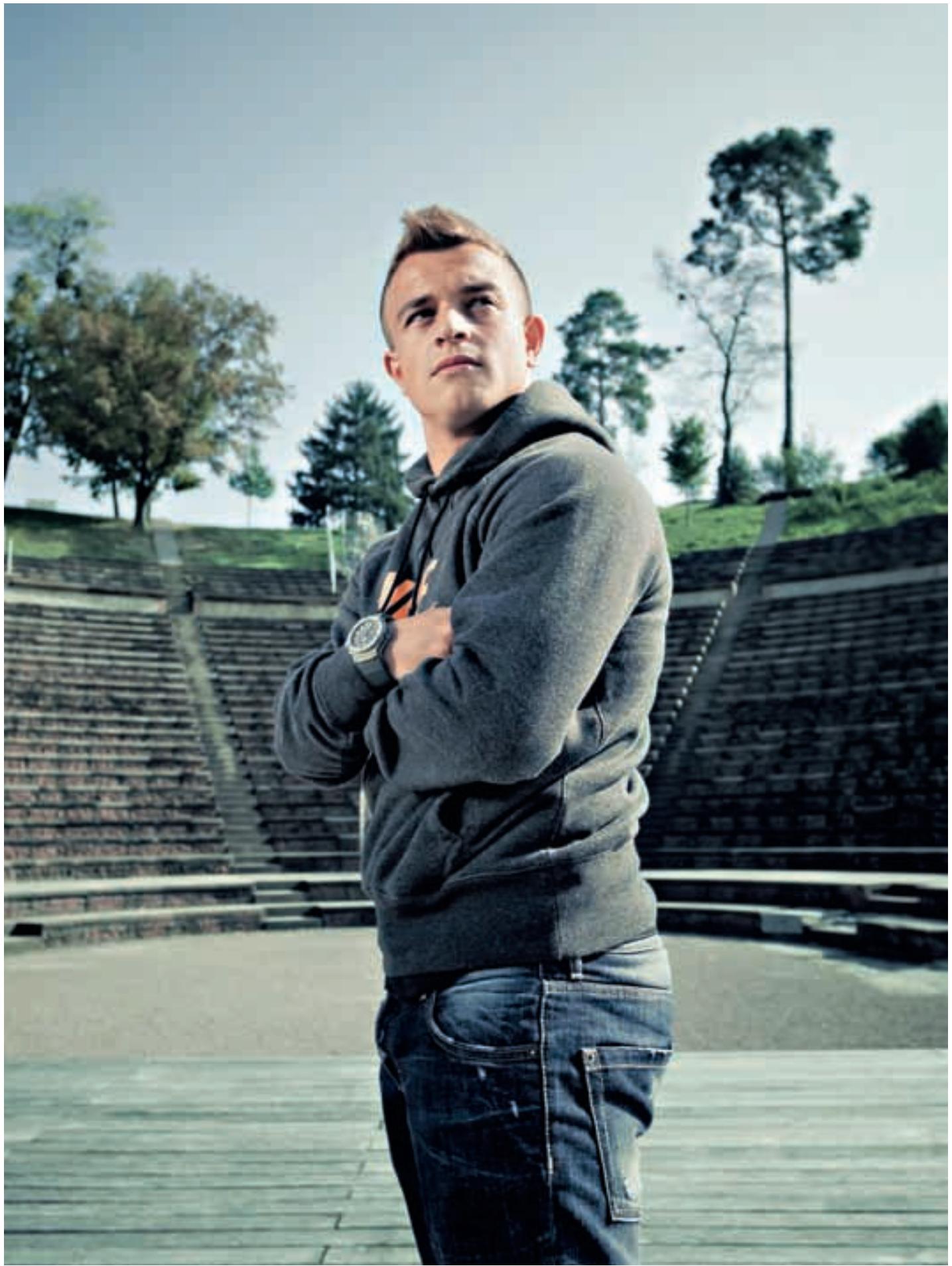
LAURA: La Thaïlande, l'Afrique.

SAMIRA: Les Seychelles.

LEANDRA: L'Amérique du Sud, les Etats-Unis. Partout, sauf l'Australie. Là-bas, on trouve des animaux dangereux.

ANNINA: New York, le Brésil, partout ! ■





«Il prend toujours bien la critique»: Xherdan Shaqiri.

Xherdan Shaqiri. A vingt ans, il est déjà le plus grand espoir du football suisse. Le directeur sportif du FC Bâle décrit l'ascension d'un phénomène.

Par Georg Heitz

IL N'AURAIT MÊME PAS PU PRENDRE un carton rouge pour le coup de coude qu'il m'a mis fin août 2009. Nous traînions les pieds dans les couloirs du parc Saint-Jacques, en route pour une séance photo. Sur un écran, on pouvait voir la retransmission du tirage au sort de la phase de poule de la Ligue des champions de l'UEFA. Xherdan Shaqiri me bouscula légèrement lorsque le FC Zurich fut tiré au sort. « C'est là, m'explique-t-il, c'est là qu'on devrait jouer. »

Rappel : à l'époque, Xherdan Shaqiri n'avait pas encore 18 ans, son palmarès se limitait à quelques minutes en Super League, et le FC Bâle 1893 était bien loin de la consécration. Au printemps, le club s'était séparé de son entraîneur de longue

date, Christian Gross, pour embaucher Thorsten Fink, calme et énergique, et le début de la saison ne s'était pas du tout déroulé comme prévu.

La situation était également loin d'être simple en ce qui concerne la carrière professionnelle de Xherdan Shaqiri. Sur les recommandations des responsables de la division des espoirs, il avait pu intégrer le camp d'entraînement de la première équipe en Engadine ; pour ma part, j'étais resté à Bâle, car nous devions encore effectuer quelques transferts en cet été agité. Le deuxième jour, Thorsten Fink m'a téléphoné pour me dire que ce jeune espoir était le meilleur de sa sélection : une vraie « boule d'énergie » comme il avait affectueusement surnommé son protégé.

Les débuts de la « passion Shaqiri »

Quelques semaines suffirent pour que Thorsten Fink déclare, au cours d'une réunion de la commission technique, qu'il ne pouvait plus faire autrement que d'aligner Shaqiri. Quelques parties plus tard, une nouvelle coqueluche était née, et le « Blick » s'empressait de mesurer l'imposant tour de cuisse du jeune homme. L'engouement médiatique autour de Xherdan marqua ses débuts.

Les joueurs déjà en poste portaient sur la « passion Shaqiri » un regard méfiant, et même Thorsten Fink adoptait une position assez critique à l'égard de ce jeune talent plein d'avenir. Il le sanctionnait sur des points techniques, le mettait sur la

sellette chaque semaine, pensant que Shaqiri serait un cas difficile. Si Thorsten Fink contre-attaquait instinctivement, ce n'était pas pour le provoquer, mais plutôt pour atténuer cette euphorie naissante.

Mais, en plus de ses nombreuses compétences footballistiques, le joueur se distinguait à chaque instant par une autre qualité spécifique : son calme. Il prenait toujours bien la critique et ne la laissait jamais détériorer sa performance – au contraire, lorsque l'entraîneur le recadrail, il hochait la tête, se remettait en place et recommençait l'exercice encore mieux qu'avant.

La stratégie de Bernhard Heusler, ancien vice-président du FCB, était claire : dès ses 18 ans, Xherdan Shaqiri devait signer un nouveau contrat, qui serait à la hauteur de ses compétences et assurerait une solide garantie au club, si le joueur venait à quitter le FCB. Car dès l'automne 2009, plus personne au sein du FCB ne doutait plus de la percée de Xherdan Shaqiri.

Débats dans la célèbre maison des Shaqiri

Nous n'avons pas réussi à signer le contrat immédiatement, car la famille Shaqiri souhaitait s'accorder un temps de réflexion. Les débats étant largement ouverts, Xherdan m'avait invité un jour chez eux pour en discuter. En octobre, je me rendis donc à Augst, dans la maison – déjà devenue célèbre – sans chauffage (qui, d'ailleurs, avait son charme). ►

Xherdan Shaqiri (20 ans) débute à 17 ans avec le FC Bâle en Super League. A 18 ans, il dispute son premier match avec l'équipe nationale A et participe à la Coupe du monde en Afrique du Sud. A 19 ans, il joue un rôle crucial pour le titre de vice-champion d'Europe des M-21. Ce footballeur d'exception, petit mais puissant (1,69 mètre, 72 kilos), a été élu « Credit Suisse Youngster of the Year 2010 » pour ses performances exceptionnelles. En 2011 comme en 2012, il s'est vu remettre le prix « Credit Suisse Player of the Year » pour le titre de meilleur joueur de l'équipe nationale suisse. En 2012, il quitte le FC Bâle pour le FC Bayern de Munich.

C'était un grand rassemblement, Xherdan servait lui-même le café, mais je repartis bredouille après quelques heures. Ce n'est qu'un samedi du mois de décembre que Xherdan Shaqiri signa son nouveau contrat, après mûre réflexion et toujours aussi calme. Grâce à son nouveau salaire, bien plus élevé, il a tout d'abord aidé sa famille, qui a pu déménager.

Entre-temps, les gros titres se multipliaient, les surnoms devaient de plus en plus curieux : « le diamant brut », « le Messi des Alpes », « le nain magique ». Il fut appelé à jouer pour l'équipe nationale suisse, et même les agents commençaient à s'intéresser sérieusement à ce tourbillon. Une histoire fut racontée, selon laquelle tous les agents sportifs allemands avaient dû dormir devant la porte de Xherdan Shaqiri. Cela reste une légende...

L'explosion de la demande

Chez le responsable de la communication Josef Zindel, les demandes s'amoncelaient sur son bureau comme jamais. Elles étaient variées : on invitait Xherdan Shaqiri à lire à voix haute son livre préféré lors de l'ouverture d'une bibliothèque, à inaugurer tel ou tel stade, à vendre aux enchères son maillot pour une bonne cause.

Etonnamment, Xherdan ne laissait pas la pression l'atteindre. Au contraire, plus la scène était grande, plus il était fort. La « finalissima », à Berne, en mai 2010, est un exemple frappant : Xherdan Shaqiri jouait – et pas pour la première fois – en tant qu'arrière gauche, pour remplacer Behrang Safari. La tâche était d'autant plus ardue pour l'espoir du FCB qu'il y rencontrait alors le meilleur joueur de la saison, Seydou Doumbia. Imperturbable, Xherdan joua comme un pro. Le FCB remporta le match 2:0 et s'assura le doublé. Quelques mois plus tard, Xherdan était arrivé là où il esti-

mait que l'équipe avait sa place : en Ligue des champions de l'UEFA.

L'ascension fulgurante de ce joueur spectaculaire attira immédiatement la convoitise d'autres clubs. Des demandes pour le joueur et pour le FCB arrivaient, pas encore assez tentantes ni pour le courtoisé ni pour le club, mais leur multiplication était prévisible.

Entre-temps, sa popularité s'était encore accrue. Ses origines (ses racines kosovares) ont fait de lui une figure d'iden-

« Parfois, ses coéquipiers, impatients, devaient le traîner dans le car. »

tification pour d'autres « seconds »), sa physionomie et le plaisir manifeste qu'il tire de son travail le hissèrent au statut d'idole même en dehors de Bâle. De nombreux fans l'attendaient lorsque le car du FCB s'arrêtait devant le Stade olympique de la Pontaise (Lausanne), devant le Stadio Comunale (Bellinzona) ou devant le Stade de Tourbillon (Sion). Xherdan Shaqiri réalisait tous les souhaits possibles, et accordait parfois tellement de temps aux supporters qu'un coéquipier devait le faire monter dans le véhicule, car le chauffeur s'impatientait. A aucun moment, il n'a semblé se déconnecter du réel : quelque chose qu'il doit certainement aux conseils de sa famille, et notamment de son père Isen.

Les transferts de l'été 2011 ont été pour nous une période délicate. A l'époque, en plus d'un club portugais, un club de renom s'intéressait pour la première fois au bijou Shaqiri : l'Atlético de Madrid. La tentation de la Liga laissait Xherdan songeur. Bien entendu, notre intérêt était de garder notre joueur, sans compter que l'offre des Espagnols était loin de correspondre à notre estimation du transfert. Lorsque nous lui avons expliqué la situation, Xherdan a de nouveau réagi avec flegme : il n'était ni fâché ni vexé, mais au contraire motivé pour jouer encore mieux et attirer une offre encore plus intéressante à Bâle.

La patience récompensée : l'appel de Ulrich Hoeness

Cette offre arriva fin janvier 2012, lorsque « Uli » Hoeness téléphona à Bernhard Heusler. Alors qu'un représentant d'un club russe avait passé plusieurs jours en vain à Bâle, l'offre du Bayern était entendue. Sans compter que le club allemand le plus titré était d'accord pour ne prendre le joueur qu'à la fin de la saison, permettant ainsi à Xherdan de jouer jusqu'au bout l'une des saisons les plus réussies de l'histoire du FC Bâle. Les négociations furent bouclées rapidement et de façon professionnelle. La patience du joueur de l'équipe nationale suisse avait porté ses fruits.

Durant ses derniers mois en Suisse, Xherdan montra de nouveau ce dont il était question avant tout : le plaisir de jouer au football. Bien qu'il ait signé depuis longtemps avec le Bayern, et bien que son avenir soit assuré, Xherdan Shaqiri joua un rôle primordial dans la conquête du titre de champion 2012. Jusqu'à la toute dernière action de jeu au « Joggeli », il donna tout pour son équipe ; jusqu'à la dernière ovation, il fascina les spectateurs avec ses feintes et son intuition.

Il se retrouve à présent là où il a toujours voulu jouer, à savoir au plus haut niveau européen. Bien entendu, la pression sera encore plus forte et il vivra des coups durs au Bayern. Mais il les vivra avec ce flegme qui fait de lui ce qu'il est aujourd'hui : l'espoir du football suisse, tout simplement. ■

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Des objectifs de vie

Poursuivre ses rêves est l'un des objectifs les plus importants des jeunes – particulièrement en Suisse.



« Quelles sont vos ambitions dans la vie ? »

Georg Heitz (43 ans) travaille au FC Bâle depuis 2009. D'abord en tant que coordinateur sportif, et depuis 2012, en qualité de directeur sportif et membre du conseil d'administration. Auparavant, ce journaliste sportif de formation écrivait pour la « Basler Zeitung » et le « Blick ». En 2004, il a publié la biographie « Die Yakins » (éditions Friedrich Reinhardt).

Initiative du Credit Suisse pour la lutte contre le chômage des jeunes



En 2009, 25 401 jeunes âgés de 15 à 24 ans cherchaient un emploi. Ce chiffre particulièrement élevé pour la Suisse se reflétait aussi dans le Baromètre des préoccupations, selon lequel le chômage, notamment celui des jeunes, constitue le souci principal. Beaucoup de particuliers et d'entreprises ont alors assumé leur responsabilité sociale en essayant de maintenir le taux de chômage au niveau le plus bas possible. En décembre 2009, le Credit Suisse s'est engagé à augmenter d'un quart les places de formation et à prolonger l'activité des apprentis. Par ailleurs a été créée l'initiative « Lutter ensemble contre le chômage des jeunes », dotée de 30 millions de francs. Le Credit Suisse, en coopération avec des organisations partenaires compétentes, souhaite faciliter l'accès des jeunes à la vie professionnelle, que ce soit à travers la recherche d'une place d'apprentissage adaptée ou, après celui-ci ou à la fin des études, d'un emploi. Les efforts combinés des sphères économique et politique portent leurs premiers fruits. Au bout de deux ans, le nombre moyen de jeunes chômeurs a baissé de près de 30% pour passer à 17 860. En janvier 2012, on enregistrait une valeur saisonnière un peu plus élevée (19 417 ou 3,5%). Le problème est désormais atténué, mais il est loin d'être durablement résolu. L'évolution du chômage des jeunes doit être suivie de près, car elle peut facilement repartir à la hausse.

Vous trouverez de plus amples informations sur l'engagement du Credit Suisse sur www.credit-suisse.com/responsibility/fr



Grosse fatigue

En Suisse, plus de la moitié des jeunes sont fatigués en permanence.
Mais ils n'y peuvent rien.

Par Mathias Plüss

A quoi ressemble la semaine type d'une élève de 18 ans ? Elle se couche vers minuit et dort jusqu'à six heures et demie, soit de six à sept heures (alors que neuf lui seraient nécessaires). Jusqu'au vendredi, elle accumule un énorme retard de sommeil, ce qui ne l'empêche pas de sortir toute la nuit le week-end. En faisant la grasse matinée, elle parvient à diminuer ce déficit. « Les jours sans cours, plus de la moitié des jeunes restent au lit jusqu'à 13h00 », explique Christian Cajochen, biologiste à l'Université de Bâle, dont l'équipe a mené l'an dernier une étude sur le thème du sommeil en Suisse. « Le samedi et le dimanche, le sommeil n'est pas seulement plus long, il est aussi décalé de plusieurs heures. » On constate une nette rupture du cycle biologique, comme après un vol long-courrier, d'où l'expression « jet lag social ».

Les jeunes reprennent vite des forces : après deux grasses matinées, ils sont de nouveau en forme – du moins jusqu'au lundi matin. Le dimanche après-midi est probablement le seul moment où ils soient vraiment reposés. On comprend mieux alors le résultat du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012, selon lequel 56% des jeunes se sentent fatigués la plupart du temps. Ce chiffre est corroboré par d'autres études et par les professeurs des lycées et des écoles professionnelles, bien placés pour parler de la fatigue chronique et du manque de motivation des élèves.

Inutile de dire « va te coucher plus tôt ! »
Le combat permanent contre la fatigue est vain et influe négativement sur les notes. Il ne sert à rien de leur dire « va te coucher plus tôt ! », car les jeunes agissent en quelque sorte par nécessité : ils suivent leur horloge interne, qui ne peut être réglée à loisir. S'ils vont plus tôt au lit, ils ne peuvent tout simplement pas s'endormir : avec la puberté, l'heure naturelle du coucher est retardée de vingt minutes en moyenne chaque année. Celle-ci avance de nouveau lorsqu'elle atteint son point culminant après environ cinq ans, mais seulement de cinq minutes par an. Vers soixante ans, nous retrouvons, du point de vue du sommeil, le niveau d'un enfant de dix ans.

Les raisons de ces changements demeurent inconnues. Lutter contre eux n'a pas vraiment de sens, puisqu'ils sont dé-

terminés biologiquement : on retrouve ces rythmes biologiques dans des cultures moins libérales, comme l'Islam. Si l'heure du coucher des jeunes est bien naturelle, celle du lever ne l'est pas. « Le sommeil est délimité par l'horloge interne le soir, par le réveil mécanique le matin, explique Till Roenneberg, biologiste munichois. En cours, à huit heures du matin, les élèves sont encore « au milieu de leur nuit subjective ». »

D'un point de vue scientifique, la durée optimale de sommeil pour les adultes est d'environ huit heures et quart.

De meilleures notes l'après-midi

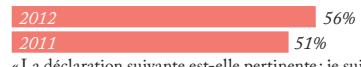
La solution la plus simple serait de commencer les cours plus tard. Les spécialistes tels que Christian Cajochen le préconisent depuis longtemps, mais se heurtent à un mur. « En Suisse, les cours commencent souvent à 7h30, souligne-t-il. C'est bien trop tôt. Un compromis serait de commencer à 8h30, mais pas avant 8h00. » Le lycée de Liestal a réussi à repousser l'heure de début des cours de 7h30 à 8h00, mais seulement le lundi.

Christian Cajochen avance plusieurs arguments : « Lorsque l'ex-Yougoslavie a connu une pénurie de bâtiments scolaires, elle a développé un système d'école du matin et d'école de l'après-midi, explique-t-il. Les élèves de l'après-midi avaient de meilleures notes, car ils étaient bien reposés. » Même de petits

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Une fatigue croissante

En Suisse, 56% des jeunes déclarent être fatigués. Cela représente 10% de plus qu'en 2011.



« La déclaration suivante est-elle pertinente : je suis toujours fatigué(e) ? »

changements peuvent avoir de grands effets : dans une école américaine, le début des cours a été décalé de 8h00 à 8h30, avec pour résultat immédiat une amélioration des notes. Plus important encore : le nombre d'élèves malheureux ou dépressifs a chuté de 65% à 45%.

Dans beaucoup de pays européens, les élèves ne commencent qu'à 9h00. Les pays de langue allemande se heurtent néanmoins à une forte opposition à l'idée de repousser le début des cours. On se demande souvent comment envoyer les enfants à l'école à 9h00 quand les parents commencent à travailler à 7h30 ou 8h00. La solution serait de repousser légèrement l'heure du travail aussi. Mais on commence alors à remettre en question un pilier de notre société, qui n'est pas près de vaciller : la morale des lève-tôt, issue de la société agricole, est toujours bien enracinée chez nous. Certes, se lever tôt est une bonne idée lorsqu'il s'agit de rentrer le foin avant que la pluie ne tombe. Mais pour les cours de français ou de mathématiques, une tête bien réveillée serait plus utile. Et dans le monde actuel du travail, un peu plus de sommeil serait le bienvenu.

Christian Cajochen résume les résultats scientifiques : « Je pense que la durée moyenne optimale de sommeil pour les adultes est d'environ huit heures. » Chaque minute de sommeil en moins entraîne sur le long terme une diminution des forces. Des expériences accompagnées de tests de réaction ont montré que nos forces diminuent après quelques jours si nous ne dormons que sept heures. A six heures de sommeil, le déficit se creuse : après deux semaines, le temps de réaction est le même qu'avec un millième d'alcool dans le sang. Ce qui est inquiétant, c'est que les participants ont certes ressenti la fatigue mais étaient persuadés qu'elle n'altérait pas leurs capacités.

En Suisse, l'hygiène du sommeil reste « comparativement bonne », explique Christian Cajochen : d'après l'étude, le Suisse moyen se couche à 23h15 et dort sept heures et demie. Ailleurs en revanche, on s'approche de niveaux dangereux. Aux Etats-Unis, la durée moyenne du sommeil des adultes a diminué d'une heure entre 1960 et 1990 (de huit heures et demie à sept heures et demie) et a nettement chuté en dessous de sept heures depuis lors.

Les conséquences économiques sont considérables. Ainsi, les médecins et les

infirmières exténués commettent deux fois plus d'erreurs que ceux qui ont bien dormi. Environ 20% des accidents graves de la route et la moitié des accidents du travail sont dus au manque de sommeil. En 2001, aux Etats-Unis, les retombées économiques de l'excès de fatigue (absences, accidents, perte de productivité) se sont chiffrées à environ 150 milliards de dollars. En outre, de plus en plus d'indices laissent penser que le manque de sommeil est aussi responsable en partie de l'obésité croissante : le profil hormonal des gens fatigués est déréglé ; leur taux d'insuline étant proche de celui des diabétiques, leur sensation de faim augmente. Et ce n'est probablement pas un hasard si dans les Etats américains, la durée moyenne du sommeil est en corrélation avec les chiffres de l'obésité.

Plaidoyer pour la culture du sommeil

« A l'instar de la culture de la cuisine, nous devons développer une culture du sommeil, estime Christian Cajochen. En vivant le plus possible selon notre propre rythme biologique, nous nous portons mieux et travaillons plus efficacement. Ceux qui souffrent du jet lag social sont moins efficaces, même s'ils ont du mal à le reconnaître. »

Alors que faire si, dans un avenir proche, il ne vous est pas possible de commencer les cours ou le travail plus tard ? Peut-être serait-il plus simple d'instaurer une culture de la sieste. Des siestes de vingt minutes peuvent étonnamment compenser notre manque de sommeil et aident à diminuer le risque d'infarctus. Mais la sieste a mauvaise réputation dans nos contrées. Au Japon, au contraire, elle est socialement souhaitable. Il existe même un mot pour qualifier un petit somme dans un lieu public : « *inemuri* », soit « être présent en dormant ». En Occident, il nous faut encore comprendre que la sieste au bureau n'est pas l'expression d'une faiblesse, mais la preuve d'un engagement professionnel. ■

Mathias Plüss est physicien et journaliste scientifique indépendant et a reçu plusieurs distinctions pour ses travaux. Il s'est vu remettre le prix Axel Springer, le prix de journalisme ALSTOM et le prix Média de l'Académie suisse des sciences naturelles.

Le culte



du smartphone

L'objet le plus populaire auprès des jeunes ? 140 grammes de technologie derrière un écran, selon le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012. Voici comment le smartphone a changé nos vies en seulement cinq ans.

Par Steffan Heuer

ÉTEINDRE SON TÉLÉPHONE MOBILE revient presque à débrancher un respirateur artificiel. Cela peut paraître exagéré mais qui l'égare, le laisse tomber dans l'eau ou traverse l'une des dernières zones du monde sans réseau se sent désespoiré. Demande urgente du patron par e-mail ? – pas vu ! Le nom du livre de l'ex-économiste de la Banque mondiale ? – comment le savoir sans Google ? Agenda, adresses et numéros de téléphone ? – pas appris par cœur. Vie sociale ? – terminée ! Une pause ? – mais que faire ? S'orienter ? – impossible !

Pourtant, il y a cinq ans encore, l'humanité vivait et travaillait tout à fait intelligemment sans ce cordon ombilical invisible qui la relie à Internet. Mais l'iPhone, que Steve Jobs, le fondateur d'Apple aujourd'hui décédé, a dévoilé en juin 2007, a incontestablement changé le monde en démocratisant le smartphone. De nombreux secteurs d'activité en ont été radicalement bouleversés : Internet, l'électronique grand public, les télécoms, les logiciels, la conception industrielle, les jeux informatiques, l'édition et même le secteur scientifique. Les changements provoqués par l'ordinateur de poche dans l'esprit des gens sont tout aussi durables : omniscience sur demande, dépendance pathologique, négligence de ses proches.

Apple n'est pas l'inventeur du smartphone. On se souvient, par exemple, de l'appareil pliable et un peu encombrant de la gamme Communicator de Nokia, à la fin des années 1990. Mais qui, mis à part le Terminator dans le troisième épisode de la saga hollywoodienne du même nom, a déjà possédé un Communicator ? Apple en

revanche a déjà vendu près de 250 millions d'appareils jusqu'à mi-2012 et a réussi à créer un tout nouveau marché.

Depuis 2007, Apple lance un nouvel iPhone tous les 300 jours environ. La cinquième génération est arrivée dans les points de vente avec le battage médiatique habituel. « Nous devons être les meilleurs », a déclaré son CEO, Timothy D. Cook, à l'issue de la présentation du nouvel appareil. Les experts ont calculé qu'en dépit de toutes les imitations moins chères qui sortent à chaque nouvelle génération d'iPhone, cet exemplaire se vendra encore mieux que toutes les versions antérieures combinées. D'après ce calcul, Apple écoulera encore 250 millions d'appareils de la version actuelle.

Définition du smartphone

Google, le père du système d'exploitation mobile Android le plus vendu au monde, n'est pas la seule entreprise à avoir rapidement copié les idées d'Apple : une interface utilisateur simple, un écran tactile et un appareil « vierge » pour permettre à l'utilisateur de créer sa propre expérience sans fil – c'est la définition de base du smartphone.

Depuis que Samsung a subi une « défaite retentissante » fin août dans un litige portant sur des brevets l'opposant à Apple, la concurrence ne peut plus se permettre de bricoler des copies d'iPhone. Bonne nouvelle pour les consommateurs : à l'avenir, une plus grande variété de smartphones sera disponible, même si leur coût sera plus élevé.

Bien entendu, Apple profite de cette décision, qui consolide sa position sur le marché. Autour de l'iPhone, l'entreprise a déjà créé un écosystème complet et soigneusement contrôlé nommé iOS, dont font partie les iPod, les iPad ainsi que les ordinateurs de bureau et les ordinateurs portables depuis peu et, peut-être, bientôt des téléviseurs. Il a permis de limiter la concurrence d'Asus, de Samsung ou de HTC et a mis les fabricants de téléphones mobiles traditionnels comme Nokia sur la touche.

L'écosystème iOS redonne vie à l'App Store, où l'on trouve désormais plus de 650 000 programmes. Les applications transforment l'appareil en tout ce que les

programmeurs et les ingénieurs peuvent imaginer : console de jeux HD, registre comptable, tableau de bord de production, tensiomètre, télécommande pour le chauffage ou le système d'alarme de la maison.

Le smartphone n'est plus depuis longtemps un simple gadget réservé aux adolescents et aux jeunes adultes. Ces derniers indiquent dans le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012 qu'il passe avant les autres priorités telles que « Voir ses amis », « Facebook » ou les « Vacances à l'étranger ». Même les médecins, les pilotes et les soldats utilisent des applications spéciales pour exercer leur métier.

Le monde en voie « d'Appification »

Les clients d'Apple ont téléchargé jusqu'à présent plus de 30 milliards d'applications de ce type. L'entreprise veille à leur renouvellement constant en versant 70% des re-

Nombre de téléchargements sur l'App Store : plus de 30 milliards



cettes aux développeurs, ce qui représente plus de 5 milliards de dollars à ce jour. Tous les fournisseurs de smartphones, d'Amazon à Microsoft, suivent désormais ce modèle d'innovation par externalisation et crowdsourcing, ce qui incite les experts à parler « d'Appification » du monde.

Ce bilan ne compte pas les milliards générés par les contenus : chansons, émissions de télévision, films et livres qui sont téléchargés ou diffusés en continu. Le smartphone a fondamentalement modifié le comportement d'achat des utilisateurs : les progrès en matière d'audio et de vidéo ont libéré le public des contraintes de programmation centralisée et de mobilité. ▶

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Les smartphones sont en vogue

Les jeunes Suisses préfèrent leur smartphone à « Voir leurs amis » ou « Télécharger de la musique »

Smartphone	96%
Voir ses amis	95%
Télécharger de la musique	93%

« Ces choses font-elles partie de votre sphère privée ? »

Grâce au smartphone, chacun choisit ses programmes d'information et de divertissement – une habitude qui s'est encore développée depuis le lancement de l'iPad en 2010. Réseautage, consommation et divertissement sont encore plus tentants sur une tablette. L'institut d'études IDC estime que d'ici à 2016, 222 millions de ces ordinateurs plats seront vendus chaque année (iPad, Samsung Galaxy ou encore Amazon Kindle).



En 2016, il y aura plus de smartphones que d'hommes sur Terre

Le smartphone change-t-il l'utilisateur ?

Outre des applications triviales où circulent les ragots, le phénomène iPhone a aussi bouleversé le monde du travail et, grâce à son évolutivité, détrôné l'ancien favori BlackBerry. Le mot-clé, c'est BYOD : « Bring Your Own Device ». Les collaborateurs apportent leur smartphone ou leur tablette à leur employeur, qui les configue pour qu'ils accèdent aux données de l'entreprise en dehors du bureau ou des heures de travail. « Il s'agit d'une tendance fascinante qui améliore le moral dans les entreprises mais qui soulève aussi des questions de sécurité », a déclaré Crawford Del Prete, directeur mondial de la recherche auprès d'IDC. Les collaborateurs se sentent plus productifs, car ils utilisent des outils de pointe et sont plus flexibles. »

D'après l'enquête menée par Crawford Del Prete, la part de ceux qui utilisent leur propre smartphone au travail est passée d'un tiers en 2010 à plus de la moitié cette année. Grâce à l'iPhone, un retour en arrière est inenvisageable, indique l'expert en informatique : « L'époque où un CIO pouvait exiger de ses clients ou de ses collaborateurs qu'ils utilisent un certain type d'appareil est révolue. » Cela est d'autant plus vrai que les jeunes qui arrivent sur le marché du travail sont habitués depuis leur enfance à faire défiler documents ou photos avec un doigt. Les dizaines de milliers d'iPad dans les écoles ne font que renforcer cette tendance. En très peu de temps, Steve Jobs nous a appris la dextérité.

La question est de savoir comment le triomphe de l'écran tactile personnalisable à l'infini change l'utilisateur. La technologie n'est pas une voie à sens unique où les gens imaginent de nouvelles fonctions. L'appareil et son utilisation façonnent le comportement et rendent dépendant. Les livres et les études sur ce thème remplissent désormais une petite bibliothèque, avec des titres comme « iDisorder » ou « Sleeping With Your Smartphone. »

Les neurologues et les psychologues ont démontré que les utilisateurs compulsifs d'iPhone souffrent de « vibrations fantômes », même lorsque leur smartphone ne sonne pas. Quiconque lit ses messages ou met à jour son statut sur les réseaux sociaux en permanence active les régions du cerveau impliquées dans l'activité sexuelle ou l'usage de drogue.

Sherry Turkle est chercheuse au MIT. Elle observe l'interaction entre la technologie et la société depuis plus de trente ans, notamment dans son livre « Alone Together ». Sa conclusion : « Nous sommes tellement occupés à communiquer que nous n'avons plus le temps de penser ni de nouer de véritables relations. L'appareil et ses programmes nous donnent l'illusion de mieux contrôler notre vie. » Or c'est tout le contraire, poursuit-elle : « Le monde nous fournit plus d'informations que l'on ne pourrait en traiter. Il est impossible de gagner la course. Qui veut vraiment faire preuve de créativité et accomplir quelque chose doit se déconnecter. »

Seuls 32 cadres sur 1 600 éteignent leur smartphone en vacances

Les données du futur

Plus facile à dire qu'à faire, comme le montrent les expériences menées par Leslie Perlow de la Harvard Business School. Elle a interrogé 1 600 cadres et constaté que seulement 2% d'entre eux éteignent leur smartphone pendant leurs congés. Qui peut être disponible et en ligne à tout moment finit tôt ou tard par être effectivement disponible et en ligne 24 heures sur 24.

Avec une petite équipe de l'agence Boston Consulting Group, Leslie Perlow a expérimenté la difficulté à « décrocher ». Chaque participant devait éteindre son téléphone après 18 heures un soir par semaine. Ce fut difficile au début.

Seule la certitude que tous les autres faisaient la même chose ainsi qu'une thérapie de groupe où chacun exprimait ses craintes ont permis de sauter le pas. « Nous avons été surpris de constater que les participants étaient plus engagés, qu'ils fixaient mieux leurs priorités et qu'ils communiquaient davantage », a déclaré Leslie Perlow qui a étendu son expérience à des milliers d'équipes dans quatorze pays.

Chacun a sa propre façon d'utiliser son téléphone mobile et l'on devrait prendre garde à ne pas confondre l'usage d'un smartphone avec la dépendance aux applications installées dessus. Rompre la dépendance au sans-fil s'apprend plus facilement chez soi, comme le décrit le psychologue Larry Rosen dans son livre « iDisorder », par exemple en bannissant le portable de la table lors du dîner familial afin de bavarder.

Les scientifiques ne s'accordent pas tous sur les éventuels effets préjudiciables de l'ordinateur de poche sur les performances intellectuelles. Un smartphone équipé de tous les capteurs possibles est l'outil parfait pour démocratiser les données scientifiques. Qu'on en fasse usage à titre personnel en tant que patient, sportif ou écologiste, ou au sein d'équipes de millions de chercheurs. Big Data, c'est-à-dire la saisie, le traitement et l'affichage rapides de grandes quantités de données, est très influencé par tout ce qu'un smartphone peut charger sur le réseau à chaque seconde. Google calcule ses prévisions d'embouteillage en se basant sur la vitesse de déplacement de tous les téléphones Android qui se trouvent dans la poche de leur propriétaire ; il est donc inutile d'intégrer des sondes hors de prix dans l'asphalte.

Des chercheurs en urbanisme comme Carlo Ratti du Massachusetts Institute of Technology misent sur les appareils mobiles avec lesquels les citoyens arpencent les villes. « Les smartphones et les capteurs transforment les villes en ordinateur géant. Tout le monde peut accéder à ces données, ce qui permet d'améliorer la qualité de vie »,

déclare Carlo Ratti, qui dirige le Senseable City Lab au MIT. Après des expériences menées, entre autres, au Brésil, à Copenhague et à Singapour, une idée lui trotte dans la tête : collecter, grâce à des sondes

94% pensent que leurs données Facebook ne sont pas sûres



autonomes et aux smartphones de citoyens engagés, des données dont tout le monde profiterait concernant la gestion du trafic, les infrastructures flexibles ou la réduction des nuisances environnementales.

Et la protection des données ? Les différents réseaux sociaux ont convaincu les utilisateurs, au moins les plus jeunes

d'entre eux, de confier leurs secrets les plus intimes au web – la position personnelle faisant encore partie des divulgations inoffensives – bien que 94% des jeunes Suisses interrogés pour le Baromètre de la jeunesse sachent que leurs données Facebook peuvent tomber entre des mains malveillantes !

Le monde de la connexion permanente n'est identifiable que dans les grandes lignes, les smartphones ne comptant actuellement que pour un sixième des 6 milliards de téléphones portables dans le monde. Toutefois, un dixième de tout le trafic Internet passe par le sans-fil, dix fois plus qu'il y a trois ans et la tendance est à la hausse. Bientôt, le monde sera recouvert par un système nerveux où les ordinateurs de poche constitueront les noeuds de communication. Les smartphones saisiront au vol des mesures comme la qualité de

l'air ou la température du corps, alimentant l'ordinateur mondial, qui fournira ces données aux familles et aux écoles aussi bien qu'aux urbanistes ou aux épidémiologistes. Ce monde « auto-conscient » 24 heures sur 24 est plus proche qu'on ne le pense : en 2016, il y aura plus d'appareils mobiles que de personnes sur Terre, selon des spécialistes de l'entreprise de réseau Cisco Systems. ■

En tant que correspondant basé à San Francisco, aux Etats-Unis, pour le magazine économique allemand «brand eins», **Steffan Heuer** traque les innovations autour de l'économie et de la technologie. Ses rapports et ses analyses sont également parus dans la «MIT Technology Review Deutschland» et «The Economist».

Réseaux sociaux au Brésil

Tu n'auras pas moins de 500 amis en ligne !

Personne n'a autant de connaissances en ligne que les Brésiliens. Or seulement 40% de la population est raccordée au réseau mondial. Facebook et Orkut de Google sont au coude à coude.



Pour les entreprises Internet, en particulier pour les opérateurs de médias sociaux tels que Twitter, Facebook ou LinkedIn, le Brésil est le paradis sur Terre. Selon les derniers sondages, près de 100% des internautes brésiliens sont membres d'un réseau et, pour 60% d'entre eux, les réseaux sociaux sont la raison principale qui les conduit à se connecter. Aucun autre pays au monde n'enregistre un tel pourcentage d'utilisateurs de Twitter ni une telle progression de Facebook.

Le potentiel inexploité est énorme, la proportion d'utilisateurs d'Internet par rapport à la population totale reste modeste à

40%, soit moitié moins qu'aux Etats-Unis. Dans le Baromètre des préoccupations, les jeunes Brésiliens se classent avant les Etats-Unis et la Suisse dans la catégorie «Contacter ses amis via les réseaux sociaux».

Il y a plusieurs raisons à l'engouement des Brésiliens pour les médias sociaux. Le cliché du Brésilien ouvert, sociable, toujours prêt à flirter est en grande partie vrai. Les utilisateurs de réseaux sociaux au Brésil ont en moyenne 481 amis – un record mondial. Le Japon arrive bon dernier avec 29 amis. De plus, au cours des dix dernières années, des millions de personnes ont accédé à la classe moyenne dans les principales économies sud-américaines. Les fiers membres de ces nouveaux groupes sociaux ressentent le besoin de se présenter et de communiquer avec leurs pairs. Internet et les réseaux sociaux sont perçus comme une chance d'infiltrer, selon le principe de démocratie directe, le paysage médiatique brésilien contrôlé par quelques grands groupes. La lutte entre Facebook et le réseau Orkut, qui fonctionne sur le même principe, est

épique. L'entreprise exploitée par Google, baptisée d'après son inventeur turc Orkut Büyükköken, est une particularité brésilienne. Fondée en 2004, elle a été pendant des années le leader incontesté du marché, avant que les chiffres de son concurrent Facebook n'explosent. Ces trois dernières années, le nombre de profils Facebook a été multiplié par six. Aujourd'hui, le Brésil est le pays qui en compte le plus après les Etats-Unis. En décembre 2011, Facebook a pour la première fois pris l'avantage sur Orkut, avec 36 millions d'utilisateurs par mois contre 34 pour Orkut. Lisandra Coelho, enseignante d'anglais de 33 ans, indique qu'elle a encore un compte sur Orkut mais qu'elle n'utilise plus que Facebook. C'est la même chose pour ses amis et ses élèves. «Comme jusqu'à présent, presque tout le monde utilisait Orkut, Facebook a encore l'attrait de la nouveauté au Brésil», déclare-t-elle. A la différence d'Orkut, Facebook est orienté à l'international et le niveau des posts y est nettement supérieur.

Sandro Benini

Un bonheur naissant

Amitié, sincérité, fidélité et bonheur en famille : tels sont les souhaits des jeunes.

Fernando Cuccaro, le candidat à l'élection de Mister Suisse romande, avait déjà tout cela à quinze ans. L'histoire hors du commun d'un jeune père de famille.

Par Beatrice Schlag et Cédric Widmer (Photo)



Fernando Cuccaro, 18 ans, avec sa famille : « Nous savions que c'était risqué, mais l'idée qu'Emma pouvait être enceinte était magnifique. »

AU PRINTEMPS DERNIER, FERNANDO Cuccaro pose sa candidature à l'élection de Mister Suisse romande 2012. Personne ne lui demande s'il est père. Le règlement interdit certes les candidates avec enfant, mais ne prévoit rien pour les hommes. Et ce beau Romand aux yeux langoureux et aux manières parfaites est sélectionné. Fernando est un homme qui veut faire les choses correctement. Il est extrêmement fier de son fils Raúl, qui l'émeut parfois aux larmes lorsqu'il court joyeusement

vers lui en criant « papa ». Mais il sait aussi comment les gens réagissent en apprenant qu'il a un fils de deux ans, lui qui en paraît à peine dix-sept. Ils deviennent muets et ne savent pas comment réagir.

Comme convenu, Emma, Fernando et le petit Raúl attendent à la gare de Châtel-Saint-Denis, dans le canton de Fribourg. De loin, on dirait une petite famille modèle : deux adultes très séduisants et, dans la poussette, un bambin enjoué qui tire impatiemment sur sa ceinture. Ce

n'est qu'en s'approchant qu'on remarque la jeunesse des parents. Ces derniers sont visiblement intimidés et arborent un sourire forcé. Fernando n'aurait pas imaginé qu'on s'intéresse plus à son expérience de père mineur qu'à son physique de candidat. Jusque-là, personne, hormis les comères, ne s'était soucié de sa paternité précoce.

Fernando Cuccaro, fils d'une Italienne et d'un Portugais, allait encore à l'école lorsque Emma, apprentie coiffeuse,

est tombée enceinte. Il déclare d'emblée être content qu'ils aient enfin dix-huit ans, car désormais ils sont légalement adultes. Pendant longtemps, ils ont dû subir les piques de leurs amis du même âge à ce sujet. Mais, depuis la naissance du petit Raúl, il y a deux ans et demi, ils n'ont plus le temps ni l'argent pour aller prendre un verre, se rendre dans un club ou faire la fête le soir.

Lorsque les parents des deux adolescents apprennent la nouvelle, ils sont horrifiés. « Mes parents m'ont dit que j'étais trop jeune et immature pour avoir un enfant, se souvient Emma. Je ne les ai tout simplement pas écoutés. Pour moi, avorter était hors de question. » Les parents de Fernando se sont eux aussi opposés à cette grossesse. Mais ils n'avaient aucune chance face à la détermination d'Emma de garder son enfant.

Absent à la naissance

La grossesse n'a pas vraiment été un accident : « Nous savions que c'était risqué, mais l'idée qu'Emma puisse être enceinte était magnifique. Nous voulions à tout prix devenir parents, quoique pas si vite. » Fernando était heureux qu'Emma souhaite garder l'enfant, mais en même temps il se faisait du souci. Comment allait-il pouvoir subvenir aux besoins de sa famille ? « Je ne savais pas comment, avec un enfant, j'allais pouvoir terminer l'école. Pourtant, je voulais que mon fils puisse dire un jour que son père avait un métier cool, ingénieur par exemple. »

Pendant la grossesse d'Emma, ils se voient presque tous les jours. Ils habitent tous les deux chez leurs parents, lui à Bulle et elle à vingt minutes de là, à Châtel-Saint-Denis. Chaque fois qu'Emma a une fringale, Fernando est là, avec des confiseries ou un Big Mac rapporté de Bulle, car il n'y a pas de McDonald's à Châtel-Saint-Denis. Le 26 avril 2010, alors qu'il fête ses seize ans au restaurant avec elle, Emma est brusquement prise de douleurs

vives. Elle n'en est qu'au 7^e mois et n'imagine pas avoir déjà des contractions. Fernando la ramène aussitôt chez ses parents et cherche fébrilement sur Google s'il peut s'agir des symptômes de l'accouchement, ce qu'Internet lui confirme. L'hôpital, pourtant, n'est pas du même avis et renvoie le jeune couple chez lui.

Fernando raccompagne de nouveau Emma chez elle, où, troublé, il oublie son portable. Lorsqu'il retourne chez Emma le lendemain matin, il n'y a plus personne. Il attend plusieurs heures devant la porte puis, complètement paniqué, repart pour Bulle. Sa mère lui dit alors que l'hôpital de Fribourg a appelé et qu'Emma a donné naissance à un garçon. « Je me suis mis à

Fernando est parfois ému aux larmes lorsque Raúl court joyeusement vers lui en criant « papa ».

pleurer, raconte Fernando, je voulais tellement être présent pour l'accouchement, et elle s'est retrouvée toute seule. » A Fribourg, le bébé est si petit, dans la couveuse, que les deux parents se demandent comment il a pu survivre.

De bonnes chances pour l'élection

Emma et Fernando conviennent qu'Emma restera d'abord chez ses parents avec l'enfant, car ils n'ont pas d'argent pour cohabiter.

Lorsqu'on demande à Fernando s'il a le sentiment de passer à côté d'une partie de sa jeunesse à cause de la naissance de Raúl, il dément avec énergie : « Je me suis déjà bien amusé dans ma vie, je n'ai donc pas l'impression de manquer quelque chose. » Cependant, il lui arrive de regretter que ses amis le traitent désormais différemment : « Tout d'un coup, ils ne me voient plus que comme un père. J'ai la sensation de ne plus appartenir à la bande. Ils ne me parlent plus des choses dont parlent les adolescents, et ils ne demandent jamais comment va le bébé. »

Il en va de même pour Emma. Elle ne sort plus avec ses anciennes amies et dit que cela ne lui manque pas. Non pas qu'elle se sente exclue : « Ici, il y a même une jeune fille qui a eu un enfant à douze ans. » Les deux jeunes gens affirment ne pas être une exception : presque tous les élèves de leur

ancienne classe avaient une vie sexuelle. L'exception, c'est qu'Emma est tombée enceinte et a voulu garder l'enfant. Et aussi que son ami est plus jeune qu'elle. Lorsqu'une adolescente est enceinte, le père est en général plus âgé. Il a parfois 19 ans, parfois 30 ans.

Le quotidien du couple est stressant. Fernando a arrêté l'école quelques mois après la naissance de Raúl : « Je n'avais pas les idées claires. » Il a essayé de passer sa maturité par une école privée. « Malheureusement, j'ai raté l'examen ; j'ai alors cherché du travail. Raúl, les examens, la responsabilité, c'était trop pour moi. » Depuis, il travaille comme employé d'assurances à Bulle. Emma a arrêté son apprentissage avant la naissance et travaille comme vendeuse à Morges.

Cela leur pèse de ne pouvoir se voir que le week-end. D'après Fernando, ils auront bientôt les moyens d'emménager ensemble. Bien qu'ils se soient fiancés depuis lors, Emma hésite. Elle se dit incapable d'épargner. Fernando lui sourit d'un air indulgent : « Elle est encore plus gâtée que moi, mais je l'aime comme elle est. Mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent, je sais me contenter de peu. »

Les deux parents sont enthousiastes à l'idée d'avoir un fils adolescent lorsqu'ils auront 30 ans. « Nous serons encore jeunes et nous serons les parents les plus cool qui existent », assure Emma. Fernando non plus n'a pas peur de l'avenir : « J'aurai alors beaucoup plus d'expérience. C'est le présent qui m'inquiète. »

L'élection de Mister Suisse romande en décembre prochain sera une distraction bienvenue. Pour sa candidature, Fernando ne voulait pas attirer l'attention sur sa paternité. Il a évoqué fortuitement son fils lors d'une rencontre ultérieure avec les organisateurs. Aussitôt, les conditions d'admission furent modifiées pour exclure les participants avec enfant lors du prochain concours. Toutefois, Fernando reste candidat et possède de bonnes chances pour l'élection du 31 décembre : après tout, aucun autre candidat n'a été père si jeune, ne se dérobant en outre jamais à son devoir. ■

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Amitié, sincérité, fidélité, famille

Les jeunes Suisses attachent une grande importance aux valeurs traditionnelles.

Amitié	98%
Sincérité	98%
Fidélité	98%
Vie de famille	97%

« Dans quelle mesure les aspects suivants sont-ils importants pour vous ? »

Beatrice Schlag travaille depuis Zurich et Los Angeles comme rédactrice et chroniqueuse pour la « Weltwoche ». ■



«L'indignation
passionnée sort les
hommes de leur
torpeur et les pousse
à l'action.» Stéphane
Hessel, 94 ans

Vive la Révolution !

A l'ère d'Internet, il est difficile de susciter l'intérêt des jeunes avec des questions politiques, surtout par écrit, et de surcroît lorsque l'on a 94 ans. Stéphane Hessel a réussi ce tour de force grâce à la publication de deux manifestes. « Indignez-vous ! » et « Engagez-vous ! » réveillent l'ardeur de toute une génération.

Par Mandana Razavi et Christian Grund (photo)

Stéphane Hessel, après une vie extraordinairement mouvementée, empreinte des valeurs de la Résistance, vos deux pamphlets appellent la jeunesse à se révolter. Pourquoi ?

L'indignation passionnée – l'essence même de la Résistance – sort les hommes de leur torpeur, les rend plus forts et les pousse à l'action. C'est un sentiment que je ne connais que trop bien. Le dégoût incomensurable que m'a inspiré le nazisme a été l'élément déclencheur de mon engagement politique. Hitler, Staline et Franco appartiennent au passé. Mais ils ont cédé la place à d'autres menaces. C'est pourquoi, en tant que résistant de la première heure, je souhaite

appeler la jeunesse à honorer notre héritage intellectuel et moral ainsi qu'à défendre les valeurs de la Résistance.

Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse souligne une nouvelle fois le peu d'intérêt que suscite la politique chez les jeunes. Ils aspirent à un bonheur plus modeste, plaçant le bien-être individuel au centre de leurs attentes existentielles.

Alors nous devons tenter d'en comprendre les raisons profondes, vous ne croyez pas ? Il est tout à fait normal que les jeunes se concentrent sur leur propre bonheur. Afin qu'ils se mobilisent, il faut en premier lieu leur donner le sentiment

qu'ils sont pris au sérieux, que leur opinion compte.

Comment ?

Nous devons convaincre les jeunes de s'investir dès à présent dans la société, de ne pas remettre cet engagement à plus tard. Lorsque nous réussirons à les persuader que c'est en eux que nous plaçons tous nos espoirs, la réaction sera massive. La force de la jeunesse réside dans son sens de la solidarité. A cet âge, l'appartenance à un groupe revêt une importance inouïe. Ces traits de caractère m'ont également encouragé à écrire ces ouvrages et à enjoindre aux jeunes du ➤

monde entier de défendre leurs intérêts. Pour faire face aux défis actuels, ils ont cependant besoin de notre soutien.

Lorsque vous étiez jeune, le monde se trouvait sous l'emprise du totalitarisme et de la guerre. Dans le monde industrialisé d'aujourd'hui, contre quoi les foules doivent-elles s'indigner ?

Il est vrai que les raisons justifiant une révolte collective sont moins flagrantes de nos jours. Pourtant, elles existent : l'appât du gain a précipité notre système économique dans une situation intenable. Même des démocraties telles que la Grèce, l'Espagne et l'Italie se retrouvent criblées de dettes. Le chômage, et notamment celui des jeunes, est un problème épique. L'écart entre les plus riches et les plus pauvres n'a jamais atteint de telles proportions, et cette tendance ne se limite pas à l'Afrique ou à l'Amérique latine. Regardez la violence croissante qui sévit dans les banlieues parisiennes et londoniennes. Et sur le plan écologique ! Nous nous livrons à un pillage des ressources conférant tout son sens à la devise « après moi le déluge ».

Dans quelle mesure la Résistance est-elle encore d'actualité ?

Bien que beaucoup de choses aient changé depuis cette époque, les valeurs pour lesquelles nous nous sommes battus sont intactes : notre opposition catégorique au diktat du profit et aux inégalités, notre foi en la démocratie et en la sécurité sociale, ainsi que la liberté d'expression et de la presse, toujours aussi actuelles.

Vous soulignez l'importance des valeurs : les résultats du Baromètre de la jeunesse montrent que les jeunes issus de pays où la religion occupe une grande place, tels que le

Brésil, sont plus tolérants et accordent une plus grande importance au bien de la communauté que les Suisses du même âge, majoritairement sans confession. Vous qui êtes athée, que vous inspirent ces constats ?

Je ne suis effectivement pas croyant, mais je sais que la religion, en général, a toujours amené les personnes à s'intéresser aux autres. Fondamentalement, les grandes religions véhiculent des messages positifs, notamment des valeurs telles que l'amour de son prochain. Ainsi, l'attitude des jeunes Brésiliens ne m'étonne pas du tout. Malheureusement, le contenu des livres saints est souvent délibérément détourné de sa signification originelle afin de maintenir les régimes en place. C'est pourquoi nous avons besoin d'autre chose,

« A l'avenir, les gouvernements doivent agir de concert. Nous allons assister à l'avènement d'une citoyenneté mondiale. »

d'une sorte d'humanisme universel qui contiendrait aussi des éléments inhérents à toute religion. La Déclaration universelle des droits de l'Homme par exemple, à l'élaboration de laquelle j'ai participé. Rien que le premier article illustre assez bien mon propos : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Au vu des innombrables conflits, le monde juste auquel vous aspirez semble appartenir au domaine de l'utopie.

Il est vrai que le chemin est encore long. Mais, en fin de compte, c'est l'indignation,

et notamment celle éprouvée par la jeunesse, qui a été le catalyseur du Printemps arabe. Athènes, Le Caire ou New York, peu importe le lieu : partout, les gens expriment leur « ras-le-bol » général face à la crise et leur méfiance à l'égard des gouvernements. Le renversement des régimes en Tunisie, en Egypte, en Libye ou au Yémen est la preuve qu'il n'y a qu'un pas entre l'indignation et l'action. Arrêtons de nous voiler la face : des démocraties telles que la Grèce, l'Espagne et les Etats-Unis sont elles aussi en proie au délitement de la confiance et au sentiment de révolte contre l'ordre établi.

Après l'indignation vient l'heure des solutions. Que proposez-vous ?

Nos problèmes ne peuvent plus être résolus à l'échelle nationale. A l'avenir, les gouvernements doivent agir de concert. Nous allons en quelque sorte assister à l'avènement d'une citoyenneté mondiale. Pour en revenir à l'économie, il est impératif que les acteurs de l'industrie financière identifient les causes de cette crise et en tirent les leçons. Je ne suis pas banquier, mais l'approche de Claude Alphandéry, qui préconise une économie sociale et solidaire visant à réorber l'écart entre les plus riches et les plus pauvres, me semble très prometteuse. En matière d'environnement, responsables économiques, dirigeants politiques et ONG doivent élaborer conjointement des solutions afin de freiner l'exploitation sans vergogne des ressources.

Comment l'individu peut-il apporter sa contribution ?

C'est très simple : il doit s'engager, et je lance un appel notamment en direction de la jeunesse. Comme Sartre, je suis convaincu que la condition humaine est définie par la conscience des responsabilités. Concrètement : chaque citoyen doit s'intéresser à la politique, soutenir les partis qui font de ces thèmes une priorité et, enfin, se rendre aux urnes. Chacun a sa part de responsabilité. On ne peut pas se permettre le désintérêt ni la passivité. A l'inverse, les actes terroristes motivés par le désir de changement sont tout aussi inacceptables.

Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse 2012

Des Américains engagés

L'engagement politique représente une valeur plus importante aux yeux des jeunes Américains et Brésiliens que des Suisses.



« A quoi aspirez-vous dans la vie ? »

STÉPHANE HESSEL

Vie d'un témoin du siècle

1917

ENFANCE

Stéphane Hessel est né en 1917, à Berlin, d'un père écrivain d'origine juive (Franz Hessel) et d'une mère journaliste (Helen Grund). Ils partent s'installer en France alors qu'il a 7 ans.

1941

LA RÉSISTANCE

A 24 ans, Stéphane Hessel rejoint la Résistance, sous la houlette du Général de Gaulle.

2010/11

« INDIGNEZ-VOUS ! »

Stéphane Hessel et sa seconde épouse vivent aujourd'hui à Paris. Depuis leur parution en 2010 et en 2011, ses deux ouvrages « Indignez-vous ! » et « Engagez-vous ! » ont été traduits en trente langues et se sont écoulés à des millions d'exemplaires à travers le monde.

1944

BUCHENWALD

Membre de la résistance armée, il est arrêté par la Gestapo en 1944 et déporté au camp de Buchenwald, où il est condamné à mort. Il réussit miraculeusement à s'enfuir.

À PARTIR DE 1950

CARRIÈRE

DIPLOMATIQUE

Stéphane Hessel a occupé plusieurs postes dans la diplomatie. Il a vécu deux ans au Vietnam, a été élevé à la dignité d'ambassadeur de France par François Mitterrand, a participé à la création de l'Association France-Algérie, a été conseiller pour le Burkina Faso et s'est engagé pour une Europe unie.

1948

DROITS DE L'HOMME

Après la guerre, il participe en tant que diplomate à l'ONU à la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'Homme.

Vous avez été témoin d'une période qui a révélé les côtés les plus vils de l'humanité, ressentant ces atrocités jusque dans votre propre chair. Votre foi en l'avenir me laisse sans voix.

Je dois cette conception de la vie à ma mère. Elle m'a appris que, pour pouvoir rendre les autres heureux, il faut d'abord trouver le bonheur soi-même. Seul le sens du bonheur m'a permis de surmonter les multiples épreuves : la Seconde Guerre mondiale, les camps de concentration et d'autres difficultés. Chaque fois que je rencontre des jeunes gens, comme vous par exemple, je leur répète qu'ils doivent croire en leur avenir et en leurs projets.

Ne croyez-vous pas que vous sous-estimez les problèmes actuels ?

Je suis conscient que nous sommes face à des défis de taille ! Je suis peut-être vieux, mais certainement pas naïf. Ma foi en ce monde et mon bonheur peuvent en émouvoir certains du fait que, dans ma vie, j'ai été confronté à des situations désespérées dont je suis finalement parvenu à sortir. La décolonisation ou la victoire sur le totalitarisme par exemple. J'ai malheureusement eu affaire à la Gestapo mais j'ai également rencontré des personnes exceptionnelles telles que Man Ray, Marcel Duchamp ou Hannah Arendt. C'est pourquoi je suis convaincu

que chaque problème a sa solution. L'Homme est doté d'une intelligence d'esprit et d'une sensibilité de cœur suffisantes à la résolution de tous les problèmes, même les plus insurmontables. Et croyez-moi, c'est l'expérience qui parle ! ■

Concours

Le Bulletin met en jeu un exemplaire dédicacé d'« Indignez-vous ! » et deux exemplaires d'« Engagez-vous ! ». Plus de détails sur www.credit-suisse.com/bulletin.

Une maison à soi : le rêve ultime

Selon le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse, la propriété du logement est l'un des principaux buts dans la vie pour 76% des jeunes en Suisse et aux Etats-Unis, et même 80% au Brésil.



ANDREAS GEFE «Dans mon illustration, je voulais rendre l'ambivalence entre rêve et réalité. Le souhait d'avoir sa maison est compréhensible, mais ses conséquences ne sont pas uniquement romantiques ; elles ont un impact, par exemple, sur les transports, l'isolement, etc. J'ai tenté de traduire ces considérations par le choix des couleurs et la réalisation.» *Andreas Gefe est connu pour ses œuvres parues dans «Die Weltwoche», «NZZ Folio» et «NZZ am Sonntag». Ses livres sont publiés par Edition Moderne.*



Schweizerische Pfadistiftung
Fondation suisse du scoutisme
Fondazione svizzera dello scoutismo



SCOUT UN JOUR – SCOUT TOUJOURS

Deviens membre des Silver Scouts, le réseau des anciens!

En tant que Silver Scout, tu contribues, par ta cotisation, à soutenir le mouvement scout et tu profites de nombreux avantages exclusifs. Par ailleurs, le portail Silver Scout te permet de retrouver d'anciennes connaissances scoutes ou de nouer de nouveaux liens.

Nous t'informons aussi régulièrement des dernières nouveautés du monde du scoutisme et te communiquons les dates et les lieux des rencontres régionales. Et pour qu'on te reconnaisse partout comme Silver Scout, nous t'offrons un pin's spécialement créé pour les Silver Scouts.



Inscription:
www.silverscouts.msds.ch



Jamais vous n'aurez pris autant de plaisir à gravir les cols.

Le nouveau CLS Shooting Brake avec 4MATIC,
la transmission intégrale permanente avec système de traction électronique.

Découvrez les qualités fascinantes du nouveau CLS Shooting Brake avec 4MATIC. La transmission intégrale permanente Mercedes-Benz garantit un comportement routier dynamique et offre davantage de confort et de sécurité, même dans les situations de conduite difficiles. Dès le 16 novembre 2012, vous pourrez découvrir le nouveau CLS Shooting Brake chez votre partenaire Mercedes-Benz ou sur www.mercedes-benz.ch/clsshootingbrake

CLS 350 CDI 4MATIC BlueEFFICIENCY Shooting Brake	CHF 87900.-
Votre avantage prix	CHF 5274.-*
Votre rabais flotte	CHF 6610.-*
Prix de vente au comptant	CHF 76 016.-
Leasing à 4,4% dès	CHF 905.-/mois**



MERCEDES-SWISS-INTEGRAL

Le pack service & garantie de série pour tous les modèles – une exclusivité de Mercedes-Benz Suisse SA.
10 ans de services gratuits, 3 ans de garantie complète (tous deux jusqu'à 100 000 km, selon premier seuil atteint).



Mercedes-Benz

* CLS 350 CDI 4MATIC BlueEFFICIENCY Shooting Brake, 265 ch (195 kW), 2987 cm³, 176 g CO₂/km (moyenne de toutes les voitures neuves vendues: 159 g/km), 6,7 l/100 km (équivalent essence: 8,0 l), catégorie de rendement énergétique: D. Prix catalogue du véhicule: CHF 87900.- moins avantage prix de 6% et rabais flotte de 8% = prix de vente au comptant de CHF 76 016.-. Modèle illustré avec options: CHF 103 890.-. Le rabais flotte de 8% se base sur une taille de parc totale de 1 à 7 véhicules. L'offre est destinée aux entreprises inscrites au registre du commerce ou ayant un numéro de TVA valide. Chaque véhicule doit être immatriculé au nom de l'entreprise ou d'un collaborateur ayant droit au rabais flotte. La durée minimum est fixée à six mois.

** 1^{er} versement mensuel plus élevé: CHF 8000.-, durée: 48 mois, 15 000 km/an, taux annuel effectif: 4,49%, versement mensuel à partir du 2^e mois: CHF 905.- hors assurance des mensualités PPI. Une offre de Mercedes-Benz Financial Services Schweiz AG. Assurance casco complète obligatoire. Sous réserve de modifications. L'octroi d'un crédit est interdit s'il est susceptible d'entraîner le surendettement du preneur de leasing.

Offre valable pour toute commande passée entre le 01.10.2012 et le 31.12.2012. Immatriculation possible jusqu'au 31.03.2013. Tous les prix s'entendent TVA de 8% incluse.